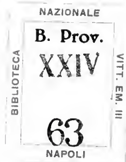

FONDO PROVINCIA


R. ISTITUTO ORIENTALE NAPOLI
1
E
35
BIBLIOTECA M. RIPA


NAZIONALE
B. Prov.
XXIV
63
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI


LIOTECA PROVINCIALE
Palchetto
Num.° d' ordine

LETTRE

SUR

LA TOPOGRAPHIE DE BABYLONE.

EXTRAIT N° 8 DE L'ANNÉE 1853

DU JOURNAL ASIATIQUE.

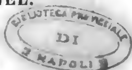
LETTRE

SUR

LA TOPOGRAPHIE DE BABYLONE,

ÉCRITE À M. MOHL

PAR M. FRESNEL.







PARIS.

IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LIII.



LETTRE DE M. FRESNEL

A M. MOHL[1].

Hillah, en décembre 1852.

Monsieur,

Le butin archéologique que nous avons fait à Babylone se compose d'objets très-divers, de fort inégale importance, et qu'il faut classer méthodiquement

[1] J'avais reçu de M. Fresnel, pendant le cours de sa mission, un assez grand nombre de lettres; mais elles contenaient trop de détails personnels, d'explications sur les difficultés qu'il rencontrait et les retards qu'il subissait, pour que j'aie pu les livrer à la publicité. Je lui ai demandé un résumé des travaux et des résultats de la mission sur le terrain de Babylone, et il m'a envoyé, par morceaux successifs, la lettre que j'imprime aujourd'hui, et qui est écrite entre les mois de décembre 1852 et de février 1853. J'ai retranché le commencement de la lettre et quelques pages dans la suite, qui contenaient l'exposition des embarras dans lesqnels se trouvait la mission et auxquels, relativement aux fonds et à la comptabilité, je l'espère du moins, on aura remédié depuis. On ne se rend pas toujours compte, à Paris, de la nécessité de persévérer et de donner le temps indispensable à de pareilles missions, et pourtant la France, à qui appartient l'initiative dans les grandes découvertes qui ont été faites en Mésopotamie, doit tenir à honneur de poursuivre ce qu'elle a si glorieusement commencé.

J. Mohl.

pour ne pas tomber dans une confusion inextricable. Je mets au premier rang :

I.

Une collection de briques vernies (ou vernissées?) offrant les restes d'une immense mosaïque de figures en relief qui, selon Diodore de Sicile, ornait le mur d'enceinte intérieur, ou celui de la tour centrale du plus grand des deux palais dont il donne la description d'après Ctésias. C'est celui que nous nommons *le Kaṣr,* avec tous nos devanciers. Conformément au texte de Diodore (ou de Ctésias), ces grands tableaux de briques peintes, ou bas-reliefs céramiques coloriés, représentaient ici une espèce de galerie zoologique, là, une *chasse royale* (comme sur le mur d'un temple de Médinet Habou, à Thèbes).

Tous nos fragments concordent avec ces données d'une manière frappante : pieds de bêtes fauves, sabots de cheval, mâchoires armées de dents léonines ou félines, crinières ou pelage de lions et de panthères, queues et pattes de chiens, portions de membres humains en émail *blanc,* très-bien modelés, nombreuses mèches ou boucles de cheveux et de barbe, correctement frisées et peintes en bleu (comme sur les bas-reliefs de M. Place, à Ninive, là où la couleur est restée); deux yeux fauves, bien évidemment humains, peut-être ceux du roi qui, selon Diodore, était représenté perçant un lion de sa lance; un œil bleu, celui de la reine, qui, selon le même histo-

rien, lançait un javelot sur une panthère. Rien ne manque à la coïncidence!

N. B. Un passage de Bérose, cité par Josèphe, nous apprend que le roi dont il s'agit était Nabuchodonosor, Chaldéen, par conséquent de race chusite[1], et la reine, une princesse de Médie, qui, en sa qualité de *fille du nord*, a droit à l'œil *bleu* de notre collection, comme le roi aux yeux *fauves*, en sa qualité de *Chusite*. Je dois à M. Oppert la traduction fidèle de cet important passage de Bérose, qui rectifie celui de Diodore, en reléguant, dans l'Élysée de la fable, Sémiramis et Ninus. Vous savez, d'ailleurs, que le nom de Nabuchodonosor se lit sur toutes les briques inscrites ou timbrées (elles ne le sont pas toutes à beaucoup près) qui entrent dans la construction du Kaṣr, sous la forme *Nebokhadrêṣar* ou *Nebokadrêṣar*, avec un *R* au lieu d'un *N*. Je n'insiste point sur le *kaf* (ך), que les Hébreux transforment souvent en *kha* (خ), mais bien sur le *resch* (ר), qui, dans nos timbres cunéiformes, comme dans le texte d'Ézéchiel, tient lieu du *noun* (ן) de Daniel et de Bérose.

Mais je n'ai pas encore signalé la partie la plus

[1] Je m'aperçois en ce moment que la prémisse et la conséquence peuvent être également contestées. La race royale était *chusite*, sans aucun doute; mais il n'est pas prouvé que le descendant de Nemrod fût du même sang que les Chaldéens, ses sujets; le contraire est plus probable, puisque (les juifs étant une race blanche) *Ur Chaldæorum* devait être situé vers le haut Euphrate. C'est une question incidente que je vous demande la permission de laisser en suspens, mais sur laquelle je dois revenir.

précieuse de cette collection, je dis la plus précieuse sous le point de vue de la *critique archéologique*, parce qu'elle ne permet pas un doute sur l'authenticité de son origine chaldéenne ou babylonienne. C'est une quinzaine de fragments offrant des caractères cunéiformes en émail blanc sur fond bleu, trouvés çà et là, de loin en loin, au milieu de *disjecta membra* d'hommes et d'animaux. Ces caractères, dont les principaux éléments ont sept centimètres de longueur, font évidemment partie d'une inscription qui accompagnait le tableau en mosaïque, selon l'usage invariable des Assyriens et des Babyloniens. Et, si l'on m'objectait que l'inscription peut encore être persane, c'est-à-dire de l'ère des Achéménides, je répondrais que les briques du palais en ruines où elle a été trouvée (le Kaṣr) ne présentent aucune autre estampille que celle de Nabuchodonosor, et ont toutes *la face timbrée en dessous*, ainsi que Rich l'observa le premier, ce qui démontre clairement qu'elles furent employées par un architecte contemporain du fabricant. Quel autre peuple, étranger à la race des fabricants de ces mystérieuses briques, étranger à leur langue, et surtout à leur écriture, se serait astreint à un système de pose qui n'a rien à faire avec la solidité des massifs et n'intéresse que l'empreinte? Quel est, aujourd'hui, le maçon de Hillah qui, en posant une brique babylonienne dans le mur d'une maison nouvelle, fasse la moindre attention au timbre cunéiforme dont elle est marquée? Quelle raison aurait-il d'y faire attention et de poser sa brique dans

un sens plutôt que dans l'autre, relativement à une écriture qui, pour lui, est absolument vide de sens?

L'excellent mortier de chaux qui unit les briques du Kaṣr les a préservées (en partie, *en très-petite partie*) de la démolition et de la dispersion; on ne peut les détacher qu'en fragments [1]. Là où l'on parvient à les disjoindre, on remarque que le timbre (ou estampille) est toujours d'une conservation parfaite, et semble imprimé d'hier, ce qui ne serait point le cas si les mêmes briques eussent été successivement employées à diverses constructions, ainsi qu'on l'observe sur celles qui furent primitivement unies avec la terre, le bitume ou le plâtre, et qui, grâce à leur moindre adhérence, purent être enlevées de bonne heure aux édifices dont elles faisaient originellement partie. Celles-ci ont tellement *roulé* (passez-moi l'expression), que le timbre de la plupart d'entre elles est devenu indéchiffrable, je veux dire confus et illisible, même pour celui qui aurait une connaissance parfaite de la langue et de l'écriture cunéiforme babyloniennes.

Je vous assure que ces raisons physiques me paraissent irréfutables; et d'ailleurs la description de Ctésias ne prouve-t-elle pas que les Achéménides respectèrent, à tout le moins, les décorations extérieures du palais de Nabuchodonosor?

[1] Toutes ces observations sont applicables au superbe massif de trente ou quarante pieds de hauteur qui couronne le Birs-Nemroud, massif dont les briques sont du même genre et de la même époque que celles du Kaṣr, et dont la maçonnerie est tout ce que j'ai vu de plus parfait.

Notre collection de briques vernies, parfaitement comparables à celles des Persans modernes, à part la saillie des figures, ou le relief, qui distingue les nôtres, nous a coûté plus de trois mois de recherches, tant à la surface du sol que sous les déblais; mais vous concevez que les limites de notre crédit ne nous permettaient pas de fouiller à une grande profondeur. Quoi qu'il en soit, je crois que nous avons le droit d'appeler cette collection unique, relativement au site de Babylone. Elle provient tout entière de la partie moyenne et orientale du tumulus auquel le Kaṣr a donné son nom dans nos relations européennes, mais que les gens du pays appellent, à bon droit, *Moudjélibèh* « la bouleversée. » Ce dernier nom de Moudjêlibèh (diminutif local et dialectique de *mak'loûbah* مَقْلُوبَة « renversée, mise sens dessus dessous », et qui s'écrirait en arabe مُقَيْلِيبَة) a été fort mal à propos appliqué au tumulus septentrional de *Babel*, qui regarde le village babylonien de Barnoun, et qu'il ne faut pas confondre avec *la tour de Babel* (*Birs-Nemroûd*), située sur l'autre rive. Le Kaṣr proprement dit est ce qui reste debout et *sub dio*, ou en blocs détachés, mais cohérents du palais de Nabuchodonosor, et s'élève du côté de l'ouest, c'est-à-dire du côté du fleuve, au-dessus de la surface générale des débris. Le Kaṣr est le seul accident, le seul trait saillant qui attire l'œil dans ce chaos de décombres, si l'on en excepte l'athlèh (*tamorix orientalis*), arbre séculaire qui subsiste comme par miracle sur un des points culminants de ce groupe

nitreux, hostile à la végétation, et paraît à quelques rêveurs un dernier rejeton ou représentant des *jardins suspendus.* Je ne parle pas du fameux lion colossal que nous avons trouvé couché et que nous avons mis debout sur sa plinthe, parce qu'il n'est visible que pour le spectateur placé sur le bord immédiat de *la fosse aux lions*, c'est-à-dire, de l'enceinte que nous avons dû lui creuser au-dessous de la surface générale des débris, à l'instar de celle qui fut faite à Rome pour l'arc de Septime-Sévère, mais avec beaucoup moins de frais. J'aurai occasion de revenir sur ce monument colossal.

II.

Nous avons trouvé, dans le nord-est de ce même groupe ou tumulus du Kaṣr, en y cherchant tout autre chose (sort habituel ou assez fréquent des investigations aventureuses), une cinquantaine de fragments de poterie commune, couverts d'une écriture cursive à l'encre noire (*atramentum*), syro-babylonienne ou chaldéo-phénicienne, mais, en tout cas, évidemment sémitique. Ce genre de reliques nous fut particulièrement recommandé par M. de Longpérier au moment de notre départ. Ce ne sont que des fragments, quelques-uns même forts petits; mais, à ce propos, il est de notre devoir de prémunir les archéologues contre la supercherie des juifs de Bagdad, qui offrent en vente aux voyageurs des coupes, jattes ou cratères *entiers*, couverts de caractères cursifs d'une netteté parfaite, qu'ils donnent pour *babylo-*

niens, et que M. Oppert regarde comme *leur ouvrage*. Nous ne possédons, il est vrai, que des tessons, mais ils sont du moins parfaitement authentiques, puisqu'ils sortent de nos fouilles dans les ruines du palais de Nabuchodonosor. J'aurai occasion de revenir sur l'écriture sémitique employée à Babylone, concurremment avec l'écriture cunéiforme, sous le règne du dernier grand roi chaldéen.

III.

Dans l'ordre des dates, comme dans celui des matières, cette troisième section doit être consacrée aux statuettes en terre cuite trouvées dans le groupe de décombres qui porte le nom de 'Amrân (proprement 'Amrân ibn 'Aly). Ces statuettes, malheureusement très-fragiles, et dont un petit nombre seulement m'est parvenu en bon état ou se trouvait encore intact au moment de l'exhumation, offrent trois styles complétement différents, et peuvent, en conséquence, se partager en trois classes bien distinctes, et même disparates : 1° les unes se font remarquer par la roideur des attitudes, et la symétrie des poses et des ajustements : ce sont, bien évidemment, des inspirations du génie chaldéen ou du génie persan. Je ne citerai pour le moment, qu'un petit buste de la Vénus *Mammifera*, qui soutient symétriquement ses deux mamelles de ses deux mains, et semble les proposer au spectateur, *et dare sui copiam*. (C'est un type dont le colonel Rawlinson possède de très-belles

figurines en pied, provenant de Suse.) 2° Les autres, aussi nombreuses que les premières, peut-être même plus nombreuses, ressemblent tellement à des produits de l'art grec ou romain, que si nous ne les avions pas trouvées sur le site même et dans le sein des ruines de Babylone, je ne pourrais alléguer aucune raison valable de les rapporter à ce lieu, puisque Séleucus le déserta aussitôt après la mort d'Alexandre. Je vous donnerai la description des morceaux les plus saillants de cette classe, à l'occasion des tombeaux où ils ont été découverts. 3° Enfin, la troisième classe se compose d'ébauches grossières, parmi lesquelles domine la statuette équestre, parfaitement comparable à l'œuvre d'un enfant qui veut faire un *bonhomme* à cheval avec de la mie de pain. Est-ce le cavalier parthe ou sassanide? Assurément cette troisième classe de figurines en terre cuite ne peut se rapporter qu'à une époque excessivement barbare (les nègres font mieux que cela).... et pourtant, je crois vous devoir donner la description d'un groupe grotesque qui lui appartient, parce qu'il me paraît composé avec esprit.

Ce groupe, évidemment conçu dans une intention comique, se compose de trois figures à barbe de bouc et à bonnet pointu, remarquables, toutes trois, par d'énormes yeux, que l'on prendrait pour des verres de lunettes, s'il ne s'agissait pas ici d'un groupe babylonien; mais, après tout, comme le verre se rencontre à chaque pas dans nos débris, dans nos ruines, je ne vois pas pourquoi les cercles énormes,

qui recouvrent les yeux de nos personnages, ne seraient pas des disques de verre? Les trois figures sont assises sur une seule et même monture, apparamment sur un âne, et tournées toutes trois du côté droit de la bête. Celle du milieu a les bras étendus et passés derrière les deux autres, qu'elle tient en équilibre; celle de gauche (relativement au spectateur) joue de la flûte double, et celle de droite, de la musette (*ni fallor*).

C'est encore à cette classe infime qu'il faut rapporter un gâteau de terre cuite, à trois pointes ou cornes, symbole dont j'ignore le sens, et qui se rencontre fréquemment avec le *cavalier parthe* ou *sassanide.* Ces deux types, qui me paraissent concomitants, se retrouvent dans le lit même de l'Euphrate et sur d'autres points.

Tous ces objets faisaient partie du mobilier des tombeaux, la plupart dévastés, dont les débris forment une portion considérable du tumulus, ou groupe de tumulus, appelé *'Amrân* dans nos livres, comme sur les lieux.

IV.

Heureusement tous les tombeaux n'ont pas été violés; car nos ouvriers en ont découvert trois qui contenaient des squelettes bardés de fer et couronnés d'or, sans compter ceux qui feront l'objet des articles suivants. Les squelettes étaient presque entièrement consumés; mais le fer, quoique rouillé, et l'or incorruptible des couronnes (sauf quelques rares

taches d'oxyde rouge), l'or et le fer, dis-je, y étaient visibles, tangibles et pondérables. Et, d'ailleurs, toutes les briques dont ces tombeaux furent bâtis se trouvaient à leur place au moment de la découverte. Il n'y a point d'espace, dans ce résumé, pour la description des tombeaux ou sépulcres, qui est donnée *in extenso* dans mon rapport officiel, bien que cette description vienne à l'appui de ma thèse sur leur origine, thèse dont le lieu est ici. Tout ce que je puis et dois dire à présent, c'est qu'il n'ont rien de commun avec les sarcophages découverts ailleurs. Ils furent construits de briques et fragments de briques, de toutes les époques, pris dans les ruines babyloniennes, comme pourrait l'être de nos jours, et dans cette même localité, la dernière demeure d'un musulman de la classe moyenne. Je dois donc me borner à vous donner une description succincte du contenu de ces monuments, parce qu'il fait partie de notre inventaire, avec mon opinion sur la nation à laquelle ce contenu appartient, et les raisons principales dont je l'appuie.

Les bandeaux (pour ne pas dire les couronnes) trouvés sur le crâne des squelettes dont je viens de parler, sont faits d'un ruban d'or qui porte six feuilles, non de laurier, mais d'un peuplier qui croît sur les bords de l'Euphrate, et dont le nom local est *ghărăb* غرب. Or il se trouve que c'est précisément le nom hébreu de l'arbre dont il est question dans le psaume *Super flumina Babylonis*, arbre dont nous avons fait un *saule*, et, plus tard, un *saule pleureur*, que les bo-

tanistes ont nommé fort mal à propos *salix babylonica*, puisqu'on ne rencontre pas ce dernier sur les bords de l'Euphrate. Il y a, sans aucun doute, des saules, et même en assez grand nombre, sur les deux rives de ce fleuve, mais qui ne sont ni ceux de nos prés, ni ceux de nos jardins anglais, et se nomment *ṣafṣâf* dans tous les pays où l'arabe est parlé. L'erreur des traducteurs chrétiens est assurément bien pardonnable; mais j'ai peine à comprendre celle des juifs, qui, tous, y compris ceux de Bagdad et de Hillah, ont accepté notre version (parce qu'elle coïncide probablement avec le grec des Septante), et emploient, jusqu'à ce jour, des branches de *saule* pour figurer des branches de *'arabîm*, dans une certaine fête, la fête des Tabernacles, où il faut que les *'arabîm* de l'Euphrate soient représentés *en nature*. Cette circonstance n'ébranle point ma conviction; et je crois très-fermement que le *ghărăb* des modernes Babyloniens est précisément l'arbre auquel les captifs hébreux suspendirent leurs harpes (dans la pensée du psalmiste), puisqu'il se nommait, en hébreu, *'arab*, et que, chez les Hébreux, comme chez les Maltais, le *ghayn* غ des Arabes est toujours remplacé par un ع *'ayn*.

J'avais reconnu la feuille du peuplier *ghărăb*, que l'on peut appeler provisoirement *populus babylonica*, dans les feuilles d'or de mes bandeaux, et je m'en étais fait apporter une branche, ainsi qu'une branche du véritable *salix babylonica*, lorsque M. Oppert m'apprit que les arbres du psaume *Super flumina* se nom-

ment, en hébreu, *'arabîm.* Un israélite converti, M. Henry Brühl, devenu missionnaire protestant, et qui travaille ici à la conversion de ses frères, m'a assuré que les juifs de ce pays-ci sont les plus ignorants de toute sa nation. C'est par lui que je sais que, dans leurs cérémonies sacrées, ces israélites, qui, d'ailleurs, connaissent parfaitement le *ghărăb* des bords de l'Euphrate, lui substituent constamment le saule (*ṣafṣâf*) à l'instar des juifs de Syrie et d'Europe; mais il paraît que cette substitution (provenue de l'erreur d'un rabbin de Jérusalem, qui ne connaissait pas la Flore de l'Euphrate, ou n'avait point trouvé de peuplier *ghărăb* sur les bords du Jourdain), est maintenant irrévocable parmi les juifs. J'aperçois d'ailleurs une raison assez plausible du rite que j'attaque en ce moment. Le genre *salix* a des représentants presque partout où il y a des eaux courantes, tandis que le *populus* ne se trouvait pas en Égypte (par exemple) avant l'introduction dans ce pays de l'horticulture européenne. Je reprends l'inventaire du mobilier de mes trois tombeaux.

Outre la couronne de feuilles de peuplier, le premier tombeau que nous découvrîmes (fin de septembre) renfermait des pendants d'oreilles, dont un seul m'est parvenu, quelques grains de verroterie, six paillettes d'or, et une assez grande quantité d'or en feuilles (feuilles d'or à l'usage des doreurs), destiné à couvrir la *facies* du cadavre. Il n'y avait qu'une petite quantité de fer près de la tête. La boucle d'oreille en or est simple, mais d'un bon travail.

Tout cela, évidemment, a dû appartenir à une femme.

Le second de mes tombeaux contenait une couronne de plus petites proportions, et une quantité notable d'or en feuilles ou or battu, du plus vif éclat; mais, en outre, une masse considérable de fragments d'une bande de fer, large comme la main, qui devait avoir environ quatre mètres et demi de longueur, et où j'ai remarqué trois coudes, c'est-à-dire trois fragments, offrant une flexion à angle obtus, presque droit. De distance en distance, cette zone de fer est percée de trous, destinés à recevoir de grands clous droits (non rivés), dont quelques-uns sont encore en place, et d'autres détachés, en tout ou en partie. Il est clair qu'une longueur de quatre mètres cinquante centimètres suffit pour faire le tour d'un corps humain, et que *trois* courbures suffisent pour que la bande, supposée d'une seule pièce, puisse l'encadrer; mais je ne puis me rendre compte de l'usage des clous qu'en supposant qu'ils devaient entrer dans un cercueil de bois, et j'ai dit ailleurs *qu'on n'en avait pas vu trace.* C'est une erreur dont je dois m'accuser, et que je dois rectifier aussitôt que je m'en aperçois. Le plus intelligent de nos domestiques arabes me rappelle, en ce moment, qu'il me remit, avec les objets dont je viens de parler, plusieurs fragments, ou mieux, détritus, évidemment ligneux, et que le plus léger contact réduisait en poussière noire; je l'avais oublié. Il est donc très-vraisemblable que la bande de fer n'avait pour objet que de cer-

cler un coffre de bois, avec ou sans couvercle; et la dernière hypothèse est d'autant plus probable, que nous avons trouvé postérieurement, dans la même localité, un cercueil ou sarcophage en terre cuite vernissée, de couleur verte, sans autre couverture que le toit ordinaire en briques babyloniennes. Nous avons gardé quelques morceaux de ce sarcophage vert, qui reposait sur un soubassement de fragments de briques, et n'était point environné de murs, comme le cercueil du tombeau qui nous occupe en ce moment. Observons, en passant, que les fragments de briques babyloniennes indiquent une construction bien postérieure à l'époque de la dernière dynastie chaldéenne, et même, comme j'espère le prouver, postérieure à la domination des Achéménides. C'est la première fois que je parle de ce sarcophage vert, et j'aurais dû le signaler plus tôt; mais, en vérité, je succombe sous le détail, et j'ai toujours lieu de craindre qu'il ne vous paraisse pas assez intéressant pour motiver tant d'écritures... Et tenez!.... je me suis rappelé cette nuit que j'ai toujours oublié de déclarer une très-jolie petite figurine en or, une *Dercéto*, qui dut autrefois être montée en broche, et dont j'ai fait l'acquisition il y a deux mois. Comme elle est d'une conservation parfaite, rien ne s'opposerait à ce qu'elle occupât aujourd'hui, dans la parure d'une dame française, la même place qu'elle occupait autrefois dans le *κόσμος* des dames de Babylonne, si cette jolie figurine, cette *Dercéto* (d'ailleurs fort petite), n'était devenue propriété nationale

par le fait de mon acquisition. C'est exactement, *in piscem mulier desinens, formosa superne.*

Mais il est temps de revenir à notre deuxième tombeau à couronne, et de conclure en disant qu'il dut recevoir un adolescent.

Enfin, le troisième ne renfermait que la couronne d'or, de mêmes proportions que celle du premier, peu ou point d'or en feuilles, mais une masse de fer égale à celle du deuxième tombeau. Il dut appartenir à un homme.

Il est donc bien naturel de supposer que nous avons trouvé, côte à côte, le père, la mère et le fils; mais comme nos couronnes d'or sont, dit-on, les premières que l'on ait encore rencontrées en Babylonie ou Chaldée, et que nos tombeaux ne contenaient d'ailleurs aucune statuette, aucune partie du mobilier ordinaire, et, pour ainsi dire, obligé, il me semble qu'on ne peut les rapporter qu'à une petite famille étrangère, sans doute macédonienne, dont le chef devait être un soldat d'Alexandre ou de son successeur immédiat, Séleucus Nicator, qui, comme vous le savez, ne resta pas longtemps à Babylone après la mort du conquérant. Pour les Grecs, transportés sur les bords de l'Euphrate, le peuplier *ghărăb* dut remplacer le *laurier d'Apollon*, qui ne pourrait pas vivre ici en été. De fait, il ne se rencontre pas en Babylonie. Les Grecs d'Alexandre durent donc s'accommoder de l'arbre babylonien qui lui ressemblait le plus.

Cela posé, les couronnes de laurier (ou de peu-

plier), d'une part; l'absence de statuettes et de vases, d'autre part; enfin, cette énorme masse de fer trouvée autour de l'homme et de l'adolescent, ne siéent-elles pas bien à des soldats grecs en campagne? Il faut remarquer cependant que l'on n'a pas ouvert, dans le groupe de 'Amrân, un seul tombeau qui ne contînt au moins une petite quantité de fer.

La disposition des six feuilles d'or est justement celle que l'on observe sur toutes les couronnes grecques ou romaines, faites de deux branches d'arbre. Il y a, en effet, trois feuilles à droite et trois feuilles à gauche, ayant leurs pointes dirigées en sens contraire et convergentes, deux à deux, vers le centre du front; mais ici les deux branches sont remplacées par un ruban unique, dont les extrémités, élargies en spirale, sont percées d'un trou, et devaient arriver un peu au delà des tempes du mort couronné. Aussi les noms de *bandeau*, *frontal* ou *diadème*, me paraissent-ils plus convenables que celui de *couronne* pour désigner ce genre d'ornement.

V.

J'ai à vous entretenir du contenu d'un autre tombeau, découvert dans ce même tumulus de 'Amrân, mais du côté de l'ouest, par un Arabe de 'Orfah, qui depuis vingt ans ne vit que du produit de ses fouilles. S'il n'a pas trouvé de couronnes (il paraît que les nôtres sont les seules que l'on ait encore vues entre le Tigre et l'Euphrate), il a été plus heureux que

moi sous un autre rapport; car il a rencontré un tombeau de jeune fille, bien fourni de bijoux, de statuettes et de vases, en marbre et en albâtre. Vous jugerez avec moi, je l'espère, que c'est encore un monument grec, mais d'une époque bien postérieure à celle d'Alexandre le Grand, en voyant que la richesse et le style du mobilier accusent un établissement déjà ancien d'une nation étrangère, amie des arts et du luxe.

Pendant que j'exploitais la lisière septentrionale du groupe de 'Amrân, l'Arabe dont je viens de vous parler, Djuma'h, exploitait avec un succès égal la lisière occidentale qui regarde les jardins du bord de l'eau, et trouvait, dans le tombeau d'une jeune fille, aussi intact que le mien, les objets dont suit l'inventaire :

1° Une statuette de Vénus, en marbre, à tête d'albâtre anciennement rapportée, statuette à laquelle il ne manque rien. Un bras plié, l'autre allongé, mais sans la moindre tension des muscles (avec arrondissement du coude), rappelle la Vénus de Médicis.

Le corps est plus droit cependant. Cette Vénus, de vingt-deux ou vingt-trois centimètres de hauteur, est d'ailleurs toute nue, n'a rien de symétrique ou de roide dans la pose, rien de commun avec la Mélytta, ou Astarté, ou Vénus *Mammifera* des Orientaux. C'est une statuette dont le cachet grec ne saurait être méconnu. On peut en dire autant :

2° D'une Junon (?) en albâtre partiellement décomposé, et dont les pieds font défaut, et enfin,

3° D'une autre figurine en albâtre, mais d'une conservation parfaite, sauf l'absence du bras gauche (qui avait été rapporté *anciennement*, et s'est détaché et perdu). Cette troisième figurine, d'une belle roche translucide, est dans l'attitude d'un Romain à table, c'est-à-dire à demi-couchée, le torse appuyé sur le côté gauche, et se redressant mollement. Elle est coiffée d'un bonnet phrygien à trois pans, dont deux tombent symétriquement sur les épaules, et le troisième sur le dos. Il m'est absolument impossible de dire si cette jolie statuette, vêtue d'une robe à longues manches et du pallium (?), avec une ceinture placée immédiatement au-dessous de deux pectoraux peu saillants, représente un jeune homme ou une femme? Mais bien certainement tout cela est grec. La grâce de l'attitude et le bon goût de l'accoutrement ne me permettent pas un doute à cet égard.

Les bijoux féminins trouvés dans le tombeau de Djuma'h, sont : 1° une opale, malheureusement décomposée (au moins superficiellement), montée en bague; 2° des pendants d'oreille d'un travail très-compliqué et très-recherché, mais un peu lourd, avec des pierres brutes (non taillées) imitant le rubis; 3° des chatons d'or, en poire, où étaient enchâssées des pierres vertes, aujourd'hui décomposées; 4° une demi-douzaine de petites boucles d'or d'un excellent travail; et 5° quelques breloques en *pietra dura*, sur lesquelles je dois revenir.

Mais, remarquez-le bien, point de couronne ou

bandeau de laurier ou de peuplier, ou de tout autre arbre. Djuma'h m'a juré sur le Koran : « que depuis vingt ans qu'il fouille et vit du commerce des antiquités, il n'a rien vu de semblable à mes demi-couronnes d'or. »..... Qu'en ferez-vous donc يَا مَوْلَانَا si vous ne les donnez pas aux soldats d'Alexandre, à l'une de ces familles macédoniennes qui entrèrent avec lui dans Babylone? Autrefois les armées se mettaient en campagne, non-seulement avec armes et bagages; mais avec femmes et enfants. C'est encore ce qui se pratique aujourd'hui dans cet Orient, où rien ne change, comme le rappelle si souvent et si à propos mon vénérable professeur d'hébreu, M. Étienne Quatremère. Lui seul, en Europe, a bien compris cette fixité inerte. Croyez donc bien qu'il n'y a pas d'hésitation possible sur la question des couronnes d'or; elles sont macédoniennes et alexandrines.

Je n'ai pas besoin de vous dire que tout ce petit trésor du tombeau grec de Djuma'h est acquis au Musée; mais je dois saisir cette occasion de consigner ici, pour mémoire, un fait négatif assez saillant, c'est que, dans toute notre joaillerie, les montures en argent font défaut; toutes les montures sont en or. Nous n'avons pas encore rencontré, dans nos fouilles de quatre mois, le plus petit bijou en argent, ou la moindre parcelle du métal *lunaire*, même sous forme de médaille!..... J'ajouterai ici que les ornements en bronze ne sont pas très-communs dans les ruines de Babylone; nous avons pourtant une tête de panthère et deux petits oiseaux de ce métal. Un

fait négatif bien avéré n'est pas toujours sans quelque valeur aux yeux du savant; mais on voit immédiatement que la série des faits négatifs est inépuisable, et qu'il faut y faire un choix pour ne répondre qu'aux doutes rationnels et scientifiques, les seuls que nous ayons mission de lever avec nos faibles lumières et les faibles moyens dont nous disposons. Je remarque, à cette occasion, et à propos des métaux, que Diodore a parlé de *toitures en plomb*, destinées à porter l'*humus* des *jardins suspendus*, et à préserver les substructions du château d'une infiltration destructive. On peut donc nous demander raisonnablement si nous n'avons point trouvé de plomb dans nos fouilles........ La réponse est encore négative. Nous n'avons point trouvé de plomb (que je sache) dans toutes nos promenades et toutes nos excavations; et pourtant nous sommes bien sûrs de l'emplacement des jardins suspendus. Je crois avoir établi cette certitude d'une manière inattaquable, tant par notre collection de briques peintes, que par le timbre des briques du Kaṣr (du moellon de Nabuchodonosor), timbre appuyé d'un passage de Bérose dont nous sommes redevable à l'historien des Juifs. Ne vous ai-je pas dit que sur ces briques du Kaṣr on lit aujourd'hui *Nebokhadrêṣar?* Le colonel Rawlinson et M. Oppert sont d'accord sur cette lecture, et, par conséquent, d'accord avec Bérose. Mais pour revenir aux faits négatifs, la mention des briques peintes vernissées (avec figures en relief) me rappelle un autre fait du même genre. Il est une chose assez sin-

gulière et bien constatée, tant par nos propres recherches que par le témoignage des *sakkârah* (extracteurs de briques) de Hillah, nommément : que le rouge fait défaut dans la série des couleurs de la céramique babylonienne. Il y a du noir, du blanc, du jaune, du vert et du bleu, et toutes les nuances possibles du vert et du bleu, mais pas de rouge; car je n'appelle pas rouge la couleur de la rouille (oxyde de fer).

Je reviens au tombeau de Djuma'h, dont le mobilier et les dimensions accusent bien évidemment une jeune fille grecque, morte à Babylonne dans une période de paix et de stabilité, c'est-à-dire dans le bon temps de l'ère des Séleucides. A l'époque de sa mort, les Grecs établis à Babylone, ou sur tout autre point du vaste empire légué par Alexandre, avaient eu le loisir de faire fabriquer des statuettes à leur usage. Il n'était plus question alors des lauriers d'Apollon, ce qui explique parfaitement l'absence des couronnes.

Parmi les bijoux en pierre dure (*pietra dura*), agate, cornaline, améthyste, etc. etc. quelques-uns sont évidemment babyloniens, mais d'un travail vulgaire et sans inscriptions. Il tombe sous le sens que des femmes étrangères, les femmes grecques comprises, une fois établies en Babylonie ou Chaldée, ne pouvaient pas repousser toutes ces jolies breloques dont notre collection abonde, et qui servaient à former des colliers chaldéens. Le joyau qui occupait le milieu du collier, celui qu'on nomme, en arabe, *el-*

farîdah (l'unique), était un cône, régulier ou irrégulier, de jade oriental, translucide, percé près de sa base perpendiculairement à son axe. Ce cône, que j'avais déjà rencontré ailleurs, avec tous les éléments d'un collier féminin, en olives, disques, ovoïdes ou sphérales, d'agate, de jaspe, cornaline, onyx, porphyre, etc. etc. ce cône central s'est retrouvé dans le tombeau de Djuma'h, et le sien offre, à sa base, une figure babylonienne. Je suppose que les dames grecques ne tenaient pas aux inscriptions cunéiformes; mais que, comme toutes les dames du monde, elles tenaient aux bijoux.

Ainsi donc, la présence de deux cylindres sans inscription et d'un cône, tous trois bien évidemment babyloniens, mais aussi évidemment vulgaires, ne prouve rien contre la nationalité grecque du tombeau auquel cet article est consacré.

Mais en voici un autre, dont l'origine est douteuse.

VI.

C'est le tombeau d'un enfant en bas âge, découvert par nos ouvriers, toujours dans ce tumulus si fécond de 'Amrân, pendant que nous explorions, M. Oppert et moi, dans le courant du mois d'octobre, le monument pyramidal d'Oḥaymir أُحَيْمِر (diminutif régulier *aḥmar* « rouge, » dont les Arabes suppriment, dans la prononciation usuelle, le *hamzah* ou *alif* initial; et de là vient la transcription anglaise

de *Heimar* ou *Hymer*), à plus de quatre lieues à l'est de Djumdjumah-sur-Euphrate.

Dans ce tombeau, outre une très-petite bague d'or, dont le chaton porte un rubis oriental, rubis *gemme*, nos gens ont trouvé deux médaillons en terre cuite, très-remarquables, dont l'un, le portrait du nouveau-né (mort en naissant, apparemment), semblerait avoir été moulé sur son visage, s'il était de proportions un peu plus fortes. Ce n'est, au reste, qu'un *masque* en terre cuite, fort mince, et malheureusement fracturé. L'autre médaillon est le buste d'une dame, évidemment la mère de cet enfant, accoutrée dans le style des dames romaines du bas empire. Mais à côté de ces deux morceaux, exécutés dans toutes les règles de l'art gréco-romain, s'est rencontrée une statuette en pied, de style parfaitement asiatique, représentant un personnage dont le corps est vertical, dont les bras sont symétriquement pliés et les mains jointes sur la poitrine, et dont la tête, légèrement inclinée en avant, est coiffée d'un capuchon pointu; on dirait un moine recevant avec humilité les ordres de son supérieur. Cette figure est nécessairement de proportions beaucoup moindres que le médaillon féminin, qui est lui-même de moindres proportions que le masque de l'enfant (véritable estampage en terre cuite). Mais il est temps d'arriver à la description des monuments écrits (ou inscrits?), quoique, assurément, je n'aie pas épuisé celle des figurines, puisque je ne vous ai rien dit des petits animaux en marbre ou *pietra dura*, dont l'un repré-

sente un singe, les autres des taureaux accroupis, en miniature, tous percés d'outre en outre, évidemment pour recevoir un cordon et servir d'amulettes, non plus que d'une colombe en terre cuite, malheureusement acéphale, et qui, ainsi que les petits oiseaux de bronze dont je vous ai parlé incidemment, se rapportait sans doute au culte de la Vénus asiatique. J'ai encore oublié de mentionner quelques instruments d'ivoire, dont un *style* bien conservé, et une multitude de fragments de toute forme et de toute matière.

VII.

En fait de monuments inscrits, je citerai : 1° un petit fragment d'un très-grand cylindre, en une pierre très-dure, spécifiquement pesante, de couleur verdâtre (on dirait du bronze). Il offre une partie de l'inscription, bien connue, que l'on peut appeler l'estampille ou le cachet du règne de Nabuchodonosor. Ce renseignement m'est fourni par le colonel Rawlinson, et a reçu l'approbation de M. Oppert. Il est digne de remarque qu'un autre fragment de ce même cylindre, ou, pour être plus précis, de ce même *individu cylindrique*, fut trouvé ici par Ker-Porter, vers 1818; il a été publié dans sa Relation (in-4°, t. II, pl. LXXVII *A*), et paraît devoir se raccorder avec le nôtre. Je dois encore ce renseignement à l'illustre représentant de la Grande-Bretagne en Babylonie, Mésopotamie et Chaldée; car nous avons bien le texte de Ker-Porter à Bagdad, au

quartier général, ou, si vous aimez mieux cette autre expression, dans *notre établissement central;* mais je ne l'ai pas sous les yeux ici, à Hillah (Babylone), qui est le point d'où je vous écris.

2° Je citerai, en second lieu, la moitié supérieure d'une tablette astrologique, en terre cuite, d'une remarquable dureté et du travail le plus fin que cette matière comporte, offrant deux figures entières et deux frustes, bien caractérisées quoique réduites à leur plus simple expression linéaire. Outre ces figures au trait, la tablette porte quatre inscriptions cunéiformes en caractères très-fins et très-serrés, dont deux complètes (chacune d'une seule ligne), et deux autres de cinq lignes, auxquelles il ne manque que très-peu de mots. Selon le colonel Rawlinson, cette tablette (d'un rose pâle) est sans date, et, jusqu'à présent, inintelligible.

Ces deux premiers articles proviennent des fouilles entreprises et dirigées par M. Oppert dans le groupe de décombres nommé *'Amrân*.

3° J'ai acheté un petit gâteau d'une terre cuite brune, presque noire, provenant d'un tombeau que Djuma'h découvrit cet été, de l'autre côté du fleuve, à Ibrahim elkhatîb, au pied du Birs (Birs-Nemroûd), c'est-à-dire, au pied de la Tour de Bélus qui, dans mon humble appréciation, a dû succéder à la tour de Babel, et sur le même point. Ce gâteau, qui était placé sous la tête du mort, porte une inscription du même genre que les précédentes, c'est-à-dire de cette écriture cursive et compacte, mais toujours

cunéiforme, qui paraît avoir été affectée aux documents portatifs (d'une petite dimension), les *cylindres exceptés*, qui, petits ou grands, portent des inscriptions du style lapidaire et monumental, exactement comme les cachets des Chinois qui, eux aussi, affectent le style lapidaire antique.

Selon l'interprétation du colonel Rawlinson, le petit gâteau de terre cuite noire serait un contrat dans la forme légale ordinaire, daté de la quinzième (xve) année du règne de Nabonid (le *Labynetus* d'Hérodote). C'est, dit-il, le premier monument de ce genre découvert dans le voisinage du Birs : tous les autres gâteaux de même farine (*ejusdem farinæ*) proviennent des ruines de ces villes antérieures à Babylone, antérieures, pour le moins, à la Babylone de Nabuchodonosor, décrites par Bérose, et situées vers le bas Euphrate, telles que Warkâ, Niffar, Sokhayrah (Senkherah), etc. Mais pendant que je vous écris, ne voilà-t-il pas que M. Oppert *lit* sur nos briques, outre le nom de Babel, ceux de Warkâ et de Niffar, et que Nabuchodonosor se trouve roi de Babel, Warkâ et Niffar? . . . . . : c'est à s'y perdre. Pour exploiter fructueusement et déchiffrer tout cela, il faudrait plus d'argent que le gouvernement le plus somptueux ne peut en donner, par la raison toute simple qu'il ne peut arriver au résultat que nous désirons tous que par le séjour prolongé d'une commission de savants en Mésopotamie, Babylonie et Chaldée, et que ce séjour prolongé se traduirait, au ministère des finances, par des centaines

de mille francs........ Mais ce n'est pas encore là mon désespoir; on finira par comprendre que le temps est l'élément le plus indispensable de nos recherches, et peut-être alors se résignera-t-on à attendre un peu. Ce qui me désespère, c'est le prix exorbitant auquel les archéologues ou amateurs anglais ont fait monter les antiquités. Les cylindres et les médailles sont absolument inabordables, et il faut acheter la terre cuite au poids de l'or. Fouillez donc me direz-vous. Je répondrai plus loin à cette exhortation, et traiterai à fond la question des fouilles et des achats. En ce moment, il me faut reprendre la suite de l'inventaire.

4° Nous avons encore des fragments de briques, dont un, trouvé à 'Amrân ibn 'Aly, les autres enlevés à des maisons de Hillah et provenant très-probablement de la même localité babylonienne ('Amrân), fragments d'une extrême dureté, de pâte fine et de parfaite cuisson, offrant, sur une de leurs faces latérales, des lignes serrées de petits caractères cunéiformes complétement différents (quant au style) de ceux des grandes briques de construction, par exemple, des *timbres de Nabuchodonosor,* mais parfaitement comparables à ceux des deux numéros précédents, et dont, par conséquent, la place est ici. Je citerai, entre autres, un beau fragment de huit lignes, de dix centimètres de longueur (*minima*), dont je viens d'envoyer un estampage au colonel Rawlinson. Ce que je puis vous certifier dès à présent, c'est que les arêtes des clous qui composent

cette écriture, et n'ont pas plus d'un centimètre de longueur, ne sauraient être plus vives, plus pures et plus nettes, alors même que l'inscription, au lieu d'être estampillée sur une terre molle, eût été gravée au burin sur la pierre la plus dure.

5° Enfin, de notre excursion à l'Ohaymir, dans le courant du mois d'octobre, nous avons rapporté deux fragments de pierres noires, dont une d'un poli qui dut être parfait, avec une partie d'inscription du style babylonien le plus élégant que M. Oppert ait encore rencontré, et offrant des groupes syllabiques qu'il juge absolument nouveaux. Ce ne sont malheureusement que des fragments. Ils devaient faire partie de monuments splendides mis en pièces. Nous avons fait des fouilles aux environs de leur dernier gîte. A peine quelques petits morceaux de cette roche noire, et très-dispersés! C'est désespérant! Il faudrait un demi-million de francs, selon l'oracle de Layard, pour faire ici quelque chose de notable. Et remarquez bien que ce dernier mot (*notable*), le plus humble que j'aie pu trouver dans mon dictionnaire, rend assez fidèlement ma pensée, mais n'exprime pas du tout mon vœu. Dans notre mission néfaste, le grandiose est d'obligation, et par une raison bien simple : c'est que les monuments que nous devons décrire, et dont nous devons, si cela est possible, rapporter les restes à Paris, étaient grandioses dans toute la force et toute la compréhension du terme. La tour de Bélus (ou de Babel), dont je viens de voir tout ce qui reste, avait un stade, c'est-à-dire

cinq cent soixante-neuf pieds de hauteur. Et vous savez aussi bien que moi que la plus haute des pyramides de Memphis ne dépasse pas, ou ne dépassait pas de beaucoup les quatre cents pieds. Aussi le *Pentateuque* n'a-t-il pas daigné en faire mention, quoique Moïse eût passé une grande partie de sa vie en Égypte, et que la pyramide de Chéops fût bâtie bien avant lui..... Mais Moïse a daigné parler de la tour de Babel, et, du point de vue biblique, il y avait lieu d'en parler; car cette tour est bien l'effort le plus monstrueux de l'orgueil des enfants d'Adam; c'est la réalisation du siége du ciel, selon les mythes grecs et *gallas* (Afrique centrale-orientale). Ce sont, ou plutôt c'étaient huit montagnes perchées l'une sur l'autre, comme *Ossa sur Pélion*, ou, sortons des métaphores collégiales, et parlons la langue géométrique, c'étaient huit parallélipipèdes rectangles, en retrait l'un sur l'autre de la quantité nécessaire à l'espace occupé par une rampe intérieure, escalier tournant *sub dio*, avec des reposoirs à chaque étage....

Les deux pierres noires dont je vous parlais tout à l'heure, et auxquelles il faut bien revenir, furent trouvées, en octobre, par nos gardes, à la surface du sol, dans des cours d'eaux pluviales, et à une distance considérable des tumulus (ou ruines) auxquels elles se rapportent nécessairement. La plus petite des deux pierres noires se rattache à la tour d'Ohaymir, et la plus grande, à un groupe de tumulus situé une demi-lieue plus loin, vers le sud-est, et qui se nomme aujourd'hui *Bender*.

6° En revenant de l'Ohaymir, je trouvai, à moitié chemin, sur un petit tumulus appelé *Soûfâr* (avec un *sad* et deux brèves), un tesson, détaché du fond d'un vase en terre cuite commune, verni intérieurement et portant une inscription qui fut évidemment tracée au *style* avant la cuisson du vase, et de manière à former un cercle au fond du limbe. Les lettres s'y détachent naturellement en rouge-brique mat (couleur de la terre cuite), sur une *converte* d'un blanc verdâtre. Mon tesson n'est malheureusement qu'un sixième de la circonférence totale, et ne contient que dix ou douze lettres, d'une écriture penchée, hardie, élégante, presque ornementale, et dont je ne puis dire, en mon âme et conscience, si elle est sémitique ou japhétique (arménienne.....?); j'ignore.

Il me resterait à vous donner l'inventaire et la description abrégée: 1° des grandes briques de construction, un carré de douze pouces et demi de côté, sur trois pouces d'épaisseur: c'est la mesure officielle ou légale de Nabuchodonosor. Il y a, pour les angles, des demi-briques de douze pouces et demi sur six pouces un quart et trois pouces, dont le timbre, quand elles sont timbrées, est estampillé sur une des deux faces latérales de douze pouces et demi (pouces de longueur); 2° des cylindres ou cachets babyloniens; et 3° des médailles. Mais comme ces monuments, écrits ou inscrits, sont aussi bien que les précédents, je me hâte d'en convenir, du domaine spécial de M. Oppert, qui se réserve d'en rendre compte au monde savant, et que d'ailleurs nos pro-

pres fouilles ont été à peu près improductives en fait de médailles et de cylindres, je me bornerai à vous donner l'opinion du colonel Rawlinson sur quelques-unes de nos grandes briques, dont je lui ai envoyé des estampages, ainsi que mes propres observations sur deux ou trois autres.

Bien que resserré dans les limites les plus étroites, ce que j'ai à vous dire sur ces briques timbrées me paraît assez important et assez distinct pour être classé à part, dans un huitième et dernier article.

VIII.

Or, ayant à vous entretenir de spécimens très-particuliers et assez rares, il n'est peut-être pas hors de propos de vous rappeler ici le fait général relatif aux grandes briques babyloniennes de douze pouces et demi de côté. Ce fait général est que le timbre le plus fréquent, de beaucoup, sur cette vaste plaine où nous sommes convenus de chercher Babylone, est celui de Nabuchodonosor, dont le nom propre y est toujours écrit selon l'orthographe d'Ézéchiel : *Nebokhadrêṣar* (avec un *R* au lieu du *N*).

Vous comprenez que je ne suis ici que l'interprète de M. Rawlinson et de M. Oppert; mais, indépendemment de toute intelligence de l'écriture cunéiforme, je crois qu'il est très-facile de reconnaître, sur un monument donné, le style particulier à telle ou telle époque, et, s'il plaît à Dieu, les savants auront d'autant plus de confiance dans mes aperçus, que je n'ai pas la moindre prétention à l'intelligence

du sens des inscriptions, et que je me borne humblement à la considération de la forme artistique ou calligraphique.

Pour l'époque la plus brillante du règne de Nabuchodonosor, l'estampille, c'est-à-dire le timbre ou cachet des meilleures briques, se présente sous quatre formes bien connues (néanmoins susceptibles d'un grand nombre de variantes, d'après les dernières observations de M. Oppert); ce sont, par ordre de fréquence : l'estampille de sept lignes, celle de trois, et celles de quatre et de six. Ces quatre timbres sont très-élégamment reproduits dans la dernière édition de Rich. (Voir l'édition de Londres, 1819, pl. X.) Cela posé :

Les fouilles entreprises, vers la fin du mois d'août, autour du Kaṣr proprement dit (ce qui reste debout, ou en blocs renversés, mais cohérents, et *sub dio*, du palais de Nabuchodonosor); les fouilles, dis-je, entreprises autour de ce massif, le plus intéressant de tous ceux de la rive gauche de l'Euphrate, ont eu pour résultat de nous convaincre : 1° que dans le Kaṣr il n'y a pas une seule brique (parmi les briques timbrées bien entendu; car elles ne le sont pas toutes) qui ne porte le cachet du dernier grand roi chaldéen; 2° qu'elles ont toutes la face timbrée en dessous, ainsi que Rich l'observa le premier, précaution dont nous ignorons le sens, mais qui, certes, n'eût été prise, et n'a été prise, par aucun des architectes qui ont succédé aux Chaldéens, et que, par conséquent, il est devenu impossible d'élever un doute

sur l'identité du fondateur et premier occupant du palais dont le Kaṣr est tout ce qui reste en évidence, au-dessus d'un chaos de débris.

Quant aux résultats matériels des fouilles dirigées autour du Kaṣr par MM. Oppert et Thomas, le plus saillant de tous est une brique qui, outre l'inscription cunéiforme de trois lignes imprimées sur une de ses faces latérales (sur une des quatre faces étroites) offre, au bout de cette inscription, deux lettres sémitiques parfaitement tracées, et, pour ainsi dire, calligraphiées, en relief sur creux, avec une légère couverte de vernis qui ne s'étend pas à l'inscription cunéiforme, laquelle inscription cunéiforme est estampillée en creux, selon la règle que j'appellerais invariable, si je n'avais rencontré dernièrement au Birs un fragment de brique où les caractères cunéiformes sont imprimés en relief, sur creux.

La première des deux lettres sémitiques est le *resch* ר hébreux ou chaldaïque de nos Bibles, avec deux angles bien accusés, l'un saillant, l'autre rentrant; la seconde est le *beth* ב phénicien. Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer que ces deux lettres forment ensemble un mot (*Rab* ou *Rabb*) qui, en toute langue sémitique, signifie « force, maîtrise, suprématie; » mais je dois ajouter ici que, selon M. Oppert, la lecture *RAB* coïncide avec celle du premier mot de l'inscription cunéiforme juxtaposée; je vous laisse à juger si cette coïncidence est fortuite. La brique dont je viens de parler était unique, du moins pour nous, lorsque j'écrivais mon second rapport

officiel (31 octobre). Mais depuis notre installation à Hillah, on m'a remis trois ou quatre fragments qui portent toujours sur une des quatre faces latérales étroites ces deux mêmes lettres sémitiques רב, tracées, ou plutôt estampillées en creux, et précédées de quelques groupes cunéiformes qui sont évidemment les derniers mots du timbre officiel.

Ce monument bilingue, ou plutôt bigraphe, trouvé dans le château même de Nabuchodonosor, ainsi que les fragments enlevés aux maisons de Hillah, et qui, sans aucun doute, proviennent de la même localité, seraient-ils de l'époque de la captivité des Juifs, Syriens, Phéniciens, etc.? En général, quand nous parlons de la captivité de Babylone, nous ne pensons qu'aux Juifs; mais un passage de Bérose, cité par Josèphe, nous apprend que toute la Syrie, la Phénicie, la Palestine et une partie de l'Égypte, avaient été soumises au père de Nabuchodonosor, nommé Nabopolassar, et que, ces provinces s'étant révoltées vers la fin du règne de ce dernier, il avait dû envoyer son fils, à la tête d'une armée, pour les réduire à l'obéissance. A son retour en Babylonie, Nabuchodonosor y amena des captifs de toutes les contrées que je viens de nommer.

En tout cas, il ne peut plus y avoir de doute sur l'emploi simultané de deux systèmes d'écriture complétement différents, sous le règne de Nabuchodonosor et dans sa ville de prédilection, c'est-à-dire dans la Babylone que, selon Daniel et Bérose, il avait bâtie, et, pour ainsi dire, ajoutée à

l'ancienne. (Josèphe, *Ant.* X, 29, et *Contra Apion.* I, 19, 20; *Dan.* IV, 27.)

Dans le lit de l'Euphrate, qui coule aujourd'hui sur le prolongement des substructions du Kaṣr, on trouve des massifs de maçonnerie d'une prodigieuse épaisseur, d'où l'on a extrait cette année, à la faveur des basses eaux, une quantité considérable de briques pour les constructions modernes de Hillah. Presque toutes portent le timbre de Nabuchodonosor, sur trois ou sept lignes; d'autres offrent une inscription presque illisible, effacée ou confuse, qui semble se rapporter à l'une des premières années de son règne. Mais, dans le nombre, il s'en est trouvé une qui avait une inscription purement chaldéo-phénicienne. Elle n'est pas assez distincte pour que j'essaye de la figurer ici; mais je puis vous en donner une idée adéquate, ou à peu près.

Les deux premières lettres de cette inscription sont certainement רב (R B). Les quatre suivantes paraissent former le mot *melkan* ou *malkin.* Le *noun* de la fin est certain, et de la forme himyarique ou phénicienne ɥ. Le *lam* est phénicien ζ, ou à peu près; mais la pénultième lettre m'est inconnue ˥. Est-ce une forme du *kaf*? La troisième est fruste : en raison de l'espace qu'elle occupe, je la suppose un *mim*, comme la pénultième un *kaf;* et je lis provisoirement RAB MELKAN (le maître des rois).

Je citerai encore une brique avec estampille de neuf lignes, acquise à Hillah par M. Oppert, et une autre à timbre de huit lignes, provenant de mes

lambeaux de 'Amran, offrant toutes deux cette particularité, que les lignes y sont dirigées dans le sens de la largeur du cadre qui contient l'inscription cunéiforme. Je ne connais point d'autre exemple d'une pareille disposition. Le colonel Rawlinson rapporte la brique de huit lignes à un temps antérieur au règne de Nabuchodonosor. Elle serait, dit-il, de la même classe que celles de Niffar et de Sokhayrah, et remonterait à une époque voisine de l'an 700 avant J. C. Nous venons de lui envoyer un estampage de la brique de neuf lignes.

Deux autres sont absolument semblables à celles que le savant colonel a rencontrées dans la Chaldée méridionale, et portent le timbre de *Nabonid* (le prince qui régnait à Babylone lorsque Cyrus s'en empara).

Je ne parle pas des sarcophages trouvés, le 7 septembre, par M. Thomas dans le lit de l'Euphrate, parce qu'ils ne font point partie de notre inventaire, et que le contenu de ces sarcophages se réduit à quelques vases de la poterie la plus commune, et quelques figurines amorphes du genre de celles qui composent la troisième classe de l'article III [1]. J'ai donné, d'après les mesures fournies par M. Oppert, une description de ces sarcophages dans le rapport officiel du 31 octobre; mais je dois faire remarquer ici que, dans cette même localité du lit, ou

[1] Encore y a-t-il doute en ce qui touche les figurines amorphes, qui se trouvent bien dans le lit du fleuve et dans les débris de 'Amrân, mais qui, m'assure-t-on en ce moment, ne faisaient point partie du contenu des sarcophages.

bord immédiat de l'Euphrate (hauteur ou latitude de 'Amran), dans cette même localité où M. Thomas rencontra ses coffres de terre cuite, remarquables surtout par l'exiguïté de leurs dimensions et la singularité de leurs formes, Rich assure avoir *vu* des urnes contenant des cendres et quelques fragments d'os (second mémoire, p. 163, 164); en un mot, et comme le prouve la suite du texte anglais, des *urnes cinéraires* renfermant des restes humains qu'il attribue tout naturellement aux soldats d'Alexandre, puisque ni les Babyloniens, ni les Persans n'étaient dans l'usage de brûler leurs morts. J'ai dû, en conséquence, examiner avec une attention toute particulière, et les ossements, et le contenu des vases apportés par mes collaborateurs. Il résulte de cet examen que les ossements n'offraient point trace de l'action du feu, et que les vases ou urnes ne renfermaient que de la terre, je veux dire le limon du fleuve. Formé de particules excessivement ténues et de couleur cendrée, ce limon, avec les urnes et les quelques ossements humains trouvés autour de ces urnes, mais non dans leur intérieur, remplissait toute la capacité des sarcophages, d'ailleurs dépourvus de couvercles, qui, à la faveur des basses eaux, furent découverts en un seul jour, au nombre de douze ou quinze, dans le lit même de l'Euphrate, et sur le point indiqué par Rich. Quant aux ossements, bien que devenus assez friables et presque décomposés par un long séjour dans l'eau, je puis certifier qu'ils se trouvaient précisément, ou à très-peu près,

dans le même état que ceux des tombeaux de 'Amran. J'ai donné ailleurs la mesure des sarcophages de M. Thomas, et j'ai fait voir comment un cadavre humain pourrait y être logé en entier; et, de fait, on y a trouvé des crânes, des mâchoires garnies de toutes leurs dents, des vertèbres et des os appartenant à toutes les parties du corps humain, enfin tout ce qui oblige de croire qu'ils furent destinés à recevoir, non des cendres, mais des cadavres entiers. Et cependant, Rich, dont je respecte les travaux autant que qui que ce soit, a dit expressément, dans son second mémoire, véritable modèle de dissertation académique, écrit avec un soin tout particulier, et après une longue série d'observations et un long séjour dans ce pays « qu'il avait vu des urnes de terre (cuite) remplies de cendres, avec quelques petits fragments d'os, » non-seulement sur le point dont nous nous occupons, mais « dans le cœur même du tumulus appelé le *Kaṣr.* (Second mémoire, *On the ruins of Babylon*, p. 163-4.) Il a été plus heureux que moi, s'il a bien vu : toute la question est là. J'ai vu en Italie des *columbaria* romains, des tombeaux de famille remplis d'urnes cinéraires; j'ai vu le contenu de ces urnes, cendres blanches et petits fragments d'os, et je déclare n'avoir rien rencontré, à Babylone, qui ressemblât à ces restes-là. Enfin, je conclus pour dire, avec le capitaine Jones (du steamer anglais en station à Bagdad), que les sarcophages de M. Thomas sont *parthes*[1] (c'est-à-dire qu'ils ne sont

[1] J'avoue cependant que la profondeur à laquelle ils se trouvaient

ni babyloniens, ni persans, ni macédoniens), et que s'il y a des tombeaux grecs à Babylone, des tombeaux que l'on puisse rapporter *aux soldats d'Alexandre et de ses successeurs* (Rich, second mémoire, p. 164), ce ne sont pas nos devanciers qui les ont trouvés, l'article IV en fait foi.

Dans un rapport du mois d'août, que le ministre de l'intérieur fut prié de vouloir bien communiquer à l'Académie, se trouvait encore la description du groupe colossal de granit noir qui représente, je ne dirai plus *un homme terrassé par un lion*, parce que cette définition, bien que juste dans l'acception antique, ne manquerait pas de donner une idée fausse du groupe au lecteur français, accoutumé aux violences et contorsions de nos décorations monumentales; mais je dirai : « un homme mollement étendu sur le dos, *entre* les pattes d'un lion, qui n'a pas l'air d'y songer. » De la manière dont l'homme est placé, le lion ne peut lui faire aucun mal; car il est couché *entre*, et non pas *sous* les pattes de la bête. La figure humaine est d'ailleurs pleine de vie, puisqu'elle a les deux bras levés dans l'attitude d'un homme qui bâille, une jambe pliée, l'autre étendue, et que rien, dans sa personne, n'indique la moindre lésion; mais, je le répète, le lion ne s'en occupe point. Ou il ne sait pas qu'il a entre les jambes un individu de notre espèce, ou il est si sûr de sa victoire, qu'il se croit

au-dessous du niveau de la plaine, me paraît une objection très-grave, puisqu'ils semblent avoir été assis sur le même sol antique que les substructions du palais de Nabuchodonosor.

permis de penser à toute autre chose. Telle est la situation dans toute sa vérité. N'est-ce pas ce que vous appelez : *le repos dans la force?* M. Thomas a envoyé deux dessins de ce groupe, le flanc droit et le flanc gauche.

En réalité, il n'y a de colossal que le lion dans ce groupe célèbre. L'homme est de proportions presque ordinaires, sans doute en sa qualité de *vaincu*. Vous savez que, dans les bas-reliefs égyptiens, par exemple, les vainqueurs sont toujours des géants, et les vaincus des pygmées. Le colonel Keppel, qui vit ce morceau en 1824, le traduisit : *Daniel dans la fosse aux lions*. Pour rendre l'illusion aussi complète que possible, nous avons refait la fosse autour du lion, malheureusement *unique*, après l'avoir mis sur pied, non sans peine; car il était renversé et à demi enseveli dans les décombres du Kaṣr. Il s'agit ici d'un animal de trois mètres, ou neuf pieds de longueur. Avec cette donnée et celle du corps humain étendu dessous, la tête en saillie entre les pattes de devant, sur une plinthe de neuf pouces, ou vingt-quatre centimètres d'épaisseur, il sera facile à un sculpteur de cuber le bloc entier; et quand vous lui aurez dit qu'il est de granit, il pourra vous dire ce qu'il pèse. Ce calcul devrait être établi très-approximativement (chose très-facile) dans le cas où le ministre songerait à faire transporter le monument en France; mais vaut-il bien les frais du transport? D'une part, il ne porte aucune inscription, et, d'autre part, M. Thomas, grand prix de Rome, le considère comme une œuvre inachevée, comme une belle ébauche, et rien

de plus. Toutefois le style en est assez pur pour que notre architecte dessinateur y ait cru voir une œuvre grecque de l'époque d'Alexandre; mais j'avoue que je ne partage point cette opinion, et je considère le groupe en question comme une composition persane de l'époque des Achéménides, parce que l'on retrouve le même sujet (un lion terrassant un homme) dans les ruines de l'antique Suse, mais beaucoup mieux traité qu'à Babylone, et avec un trésor d'inscriptions cunéiformes, sur marbre blanc.

Après la visite de Fraser, qui ne pouvait pas manquer de reconnaître l'animal représenté par l'artiste persan, et qui l'appelle *the lion of Babylon*, un autre voyageur anglais prit cet animal pour un éléphant. Cette erreur, qui serait jugée fort ridicule en France ou en Italie, est cependant concevable de la part d'un homme dont les yeux ne sont pas familiarisés avec ce que nous appelons *sculpture monumentale ou architectonique*, laquelle, il faut en convenir, a toujours été, quoique à bon droit et pour de bonnes raisons, un peu conventionnelle.

Mais tout cela, mon cher M. Mohl, ne fait point partie de notre inventaire, et je dois me borner à remarquer ici que j'ai oublié d'y porter une multitude de petites lampes de poterie commune, avec ou sans vernis, et un grand nombre de fragments de vases d'albâtre, d'une forme oblongue et d'une épaisseur considérable, relativement à leur capacité. Il y en a très-peu d'entiers. Ces divers objets faisaient partie du mobilier des tombeaux de 'Amran. J'ai en-

core omis une grande dalle carrée, en pierre calcaire, de cinquante-trois centimètres de côté, provenant du tumulus du Kaṣr, près de l'emplacement du lion, et qui porte, sur une de ses faces latérales, le timbre de Nabuchodonosor, gravé en creux. Quant aux *unguenta*, *pharmaca*, et autres substances problématiques trouvées dans les tombeaux, elles ne pourront être déterminées que par des analyses chimiques, ultérieurement, à Paris [1].

ÉTUDES TOPOGRAPAIQUE SUR BABYLONE.

I.

SUR LES MONUMENTS DU GENRE DE LA TOUR DE BÉLUS ET LA CERTITUDE ACQUISE RELATIVEMENT À LA SITUATION DES DEUX PRINCIPAUX POINTS DU SITE DE BABYLONE.

Je crois que l'étude que j'ai faite, en octobre dernier, du tumulus de l'Oḥaymir (le Heimar ou Hymar de Anglais), ou, pour mieux dire, de la tour ou py-

[1] Ici se termine la première partie de la lettre; elle est suivie, dans l'original, par quelques pages destinées à servir d'introduction aux mémoires qui traitent de la topographie de Babylone. J'ai été obligé de les supprimer, parce qu'elles contenaient plusieurs passages qui, évidemment, n'étaient pas destinés à la publicité. La seule partie de ce morceau de transition qui aurait pu intéresser le lecteur, est un exposé des raisons qui ont empêché la mission d'explorer les sites de Niffar, le Warkâ et le Senkerah sur le bas Euphrate, qui certainement donnent les plus grandes espérances de découvertes à faire. L'état de révolte dans lequel se trouve ce district et le manque de fonds n'ont pas encore permis à la mission de le visiter. J. Mohl.

ramide de l'Ohaymir [1], m'a donné la clef du Birs-Nemroud, la vraie tour de Bélus, que je n'ai heureusement vue qu'après l'Ohaymir, ainsi que de 'Akerkoûf, près de Bagdad, et de tous les monuments du même ordre, reconnus, dans ces derniers temps, vers le bas Euphrate, par les voyageurs anglais; mais je conçois parfaitement qu'un Européen qui n'aurait aucun renseignement sur le climat de ce pays, et y serait transporté, pour la première fois, en hiver, étant déposé au pied du Birs ou de toute autre pyramide chaldéenne, et sommé de lui assigner une raison d'être, ou d'avoir été, ne pût pas en trouver de meilleure que celle qui nous est donnée par Diodore, nommément *le besoin d'un observatoire.*

Sans aucun doute, l'architecte, ou le moteur de l'architecte, voulut un édifice qui pût servir à l'observation des astres, puisque le temple proprement dit n'était pas sur la tour, mais au pied de la tour de Bélus. Hérodote est formel à cet égard; sa description ne laisse rien à désirer et concorde de tout point avec l'aspect actuel de la ruine principale et des ruines annexes; mais je suis bien convaincu que, dans la pensée intime du théocrate qui fit élever la tour de Bélus, il y avait un but personnel parfaitement indépendant des intérêts de la religion et de la science. Et d'ailleurs n'y a-t-il pas eu toujours un rapport na-

[1] En général, je n'aime pas la dénomination de *tumulus* dans son application aux ruines babyloniennes, qui sont, pour la plupart, de véritables carrières, et ne ressemblent nullement aux tumulus de Ninive, à la seule exception de Babel (le *Mujelibeh* des Anglais), et encore!.....

turel et nécessaire entre les besoins matériels, résultant du climat d'une contrée quelconque, et les caractères particuliers de la religion qui y prit naissance?

Quand on a passé un été à Bagdad ou aux environs de Babylone, on sait, à n'en pas douter, que, durant cette saison dévorante, il est impossible d'obtenir le sommeil des nuits ailleurs qu'en plein air et sur les terrasses des maisons si l'on est en ville, ou plus près du sol, à la vérité, mais toujours à la belle étoile et en lieu découvert, si l'on est en campagne. Or, on conçoit qu'en fait de terrasses, les plus hautes seront toujours les plus fraîches, là surtout où les hommes, agglomérés, se disputent l'air et le ciel; en réalité, ce sont les seules où des Européens, transportés à Bagdad, puissent goûter quelque repos, et encore sous l'abri d'une moustiquaire, sans laquelle ils seraient dévorés par un moucheron microscopique, nommé ici *bakk* بق, dont la piqûre cause une cuisson insupportable, mais qui, d'ailleurs, devient d'autant plus rare qu'on s'élève à une plus haute région atmosphérique [1]. L'air étant ici d'une pureté et d'une siccité parfaites, surtout quand les canaux sont bien entretenus (ce qui toutefois est moins que jamais le

[1] D'où il résulte évidemment qu'en s'élevant assez haut, on n'aurait plus besoin de la moustiquaire, qui a l'inconvénient de supprimer l'effet de la ventilation, quelque léger qu'en soit le tissu; et il ne faut pas croire que ce meuble fût inconnu des anciens, puisque Hérodote nous dit expressément que les Égyptiens s'enveloppaient de filets pour se préserver des mouches. (Je n'ai pas le texte sous les yeux, et je cite le fait de mémoire.)

cas sous l'administration turque), il n'y a aucun péril, petit ou grand, à passer les nuits *sub dio*, durant les trois ou quatre mois d'excessive chaleur.

En Égypte, au contraire, il serait dangereux de coucher dehors, même pendant la canicule. Je dirai plus, il est de la prudence, au Caire, de tenir fermées, dans les nuits d'été, comme dans les nuits d'hiver, les fenêtres d'une chambre à coucher.

De ce point de vue, où l'on est bien forcé de se placer lorsque l'on a vécu sous l'un et l'autre climat, on comprend tout de suite que la tour de Bélus, ou, pour parler le langage de la prosaïque réalité, la tour du *grand prêtre* de Bélus, fut un édifice aussi rationnel, aussi bien entendu dans l'intérêt d'un vivant qui voulait jouir de quelque repos, que la pyramide de Chéops fut inutile et absurde, puisqu'elle n'avait d'autre objet que de loger un mort. Au reste, les pyramides d'Égypte et les tours chaldéennes ne différaient pas moins par le genre de construction, par le plan général et par les détails, que par leur destination. Elles n'avaient, en réalité, que deux points de ressemblance : l'énormité de la masse et l'excessive hauteur. Sous le premier rapport, sous le rapport du cube et du plein, je crois que rien n'a surpassé la pyramide de Chéops; sa base était plus large que celle de la tour chaldéenne; mais, en revanche, celle-ci était beaucoup plus haute, puisqu'elle avait un stade plein, ou cinq cent soixante-neuf pieds de hauteur. C'est le plus haut édifice qui ait jamais été conçu et réalisé par une volonté humaine et des bras humains.

Ce n'est pas ici le lieu de vous donner une description détaillée de ce monument gigantesque, dont il ne nous reste pas la moitié, puisque, selon les mesures anglaises, ce qui subsiste encore aujourd'hui, ne s'élève pas à plus de deux cent trente-cinq pieds (anglais) au-dessus du niveau de la plaine ; la pensée que je veux mettre ici en relief est *la raison d'être*, ou mieux, *d'avoir été*.

Je me résume donc, et je dis : que quiconque a passé un été à Babylone, ou seulement à Bagdad, devrait reconnaître, ou plutôt sentir, que la tour de Bélus et les jardins suspendus furent des nécessités locales.

Il n'y avait que deux choses, dans l'antiquité, outre la plèbe; il y avait la royauté et le sacerdoce, l'autorité temporelle et l'autorité spirituelle. Ces deux choses étaient même évidemment les seules qui eussent une existence propre. Cela posé, quand le grand roi et le grand prêtre n'avaient qu'un mot à dire pour mettre en mouvement des millions de bras, par quel mystère d'abnégation se seraient-ils refusé, le premier, les hautes plates-formes aux frais ombrages; le second, la chambre aux deux meubles, le lit et la table, élevée d'un stade au-dessus de la plaine torride, et où le dieu recevait tous les ans, sur sa couche d'or, la plus belle jeune fille de Babylone? Il me paraît évident que la Bible a accordé une mention honorable aux jardins suspendus dans ce passage de Daniel : « Post finem mensuum duodecim, in « aula Babylonis deambulabat (scilicet Nabuchodo-

« nosor). — Responditque rex, et aït : Nonne hæc est « Babylon magna quam ego ædificavi in domum re-« gni, etc. » (*Dan.* IV, 26, 27.)

Or, pour que le roi pût se glorifier dans la contemplation de son œuvre et la montrer du doigt, il fallait donc qu'il pût jouir, au moment même où il parlait, du panorama de Babylone; il fallait donc qu'il fût monté sur la terrasse suprême de son palais; et c'est ainsi qu'on doit entendre le *in aula Babylonis* de saint Jérôme.

Et puisque me voilà ramené à l'exégèse, l'étude la plus attachante que je connaisse, permettez-moi de vous faire observer que si le Birs-Nemroud est la même chose que la tour de Babel (et M. Oppert vous en donnera la preuve par les traditions talmudiques, j'en ai la confiance), il est impossible d'accepter le *bitumen* de la vulgate comme traduction du mot hébreu חֵמָר du verset 3, chap. XI de la *Genèse*, et que ce sont, par conséquent, les traducteurs de la Bible officielle anglaise qui ont raison [1] (chose singulière) contre l'opinion de Rich! Mais je rendrai compte de l'erreur de Rich (*Memoir on the ruins of Babylon*, p. 98); c'est *hômer* qu'il faut lire dans le texte hébreu, et non *hémar*. Il s'agit ici de mortier de terre, d'argile rouge, très-tenace, dont nous avons ici d'assez riches *strata*. M. Oppert, M. Brühl et moi en avons acquis la conviction par l'examen de la maçonnerie du soubassement; quant à la partie supérieure de

[1] J'avoue cependant que les traducteurs anglais eussent bien mieux rendu le mot hébreu *hômer* par *red clay* que par *slime*.

l'édifice, elle dut être refaite par Nabuchodonosor, qui y consacra ses meilleures briques et un mortier de chaux d'une ténacité désespérante. Les briques rouges du soubassement, qui ont jusqu'à quinze centimètres d'épaisseur, ne portent aucune empreinte, non plus que celles de la tour de l'Oḥaymir, à sept ou huit lieues du Birs, vers l'est, quelques degrés nord. Il y a plus : le travail du maçon, dans la partie supérieure du Birs, où l'on n'employa que des briques de première qualité, portant le timbre du dernier grand roi chaldéen, est infiniment meilleur, incomparablement plus parfait que dans le *nouveau palais* du Kaṣr. C'est tout ce qu'il y a de plus beau en fait de maçonnerie babylonienne; et l'on voit tout de suite, en contemplant ce qui reste de la tour de Bélus, que l'inspecteur des travaux fut un prêtre.

Le Birs est la seule ruine véritablement grandiose, la seule chose imposante qui se trouve aux environs de Hillah; et nous en sommes aujourd'hui, M. Oppert et moi, à nous demander comment on a pu chercher la tour de Bélus dans ce tumulus septentrional de la rive gauche, auquel Rich a donné le nom de *Mujélibèh*, à moins que ce ne soit parce que les fellahs du village voisin (Ḅarnoûn) le nomment *Babel.* Cette méprise ne peut résulter que d'une erreur philosophique. *Babel*, en arabe, ne signifie pas *la tour de Babel*, mais bien certainement *Babylone* (tout comme en hébreu), et la seule induction que l'on puisse tirer de la persistance remarquable de ce nom antique et de son attribution moderne à une lo-

calité fort restreinte, c'est que la vieille Babylone ne disparut intégralement qu'avec l'édifice (probablement un *fortin*) dont les restes sont ensevelis sous le tumulus encore appelé aujourd'hui *Babel* par les gens du pays, par les Babyloniens modernes. On remarque sur deux de ses angles, mais plus distinctement à l'angle sud-ouest, quelque chose comme les restes d'une tourelle ou lanterne, cet appendice obligé de toutes les anciennes fortifications. Or nous savons que, lorsque Démétrius Poliorcète prit possession de Babylone, il ne restait plus que deux forts, ou forteresses, de tous les magnifiques ouvrages anciennement exécutés pour sa défense, et qui pourtant ne la sauvèrent pas!.... Et déjà, avant l'arrivée de Démétrius, Patrocle, un général de Séleucus, avait forcé les Babyloniens d'abandonner leur ville pour aller s'établir à Séleucie, et aider, de leurs deniers et de leurs personnes, à bâtir et peupler la nouvelle cité gréco-asiatique. Il est donc bien naturel d'admettre que le fort dont on voit les ruines à environ quatre lieues au nord de Hillah, fut, avec l'un des tumulus voisins (le Kaṣr, par exemple, ou plutôt 'Amrân), que je suppose restauré dans ma présente conjecture, la dernière expression de Babylone mourante, puisque, à aucune époque de leur histoire, les Arabes ne lui donnèrent d'autre nom que *Babel:* c'est son nom babylonien, chaldéen, hébreu et arabe.

Au surplus, le Birs n'est pas, à beaucoup près, le seul monument *sui generis* en Babylonie et Chaldée. L'Oḥaymir, que nous avons exploré en octobre,

et'Akerkoûf, près de Bagdad, dont les Juifs indigènes font la tour de Babel, sans réfléchir que ce dernier tumulus est construit de briques crues, et que leur Bible veut que la tour de Babel ait été bâtie avec des briques cuites, ces deux monuments, et beaucoup d'autres, vers le bas Euphrate, furent élevés sur le même plan que Birs-Nemroûd, et eurent évidemment, ou la même destination, ou une destination analogue. Ils offrent tous cette particularité, qu'ils représentent de véritables montagnes de maçonnerie, que je déclarerais absolument et rigoureusement compacte, si ces montagnes n'étaient percées d'outre en outre d'ouvertures rhomboïdales, disposées en quinconce ou à peu près, et qui se coupent à angles droits, d'où l'on peut reconnaître, avec une certitude géométrique, l'orientation de chacun de ces étranges monuments. J'ai appelé ces ouvertures *aëroducs* d'après une observation fort judicieuse de Niebuhr. Il jugea qu'elles étaient destinées à recevoir l'air dans l'intérieur des massifs, à y établir des courants, et par ce moyen, non-seulement accélérer la dessiccation d'une tour fraîchement construite, mais la préserver encore de l'infiltration capillaire de l'humidité qui vient d'en bas, pendant toute la durée de son existence.

Or, il est de toute évidence que ces tours solides, massives, au sommet desquelles on ne pouvait arriver que par une rampe extérieure, devaient avoir été bâties en vue d'une ou de plusieurs pièces (ou chambres) que l'on voulait placer aussi haut que pos-

sible. Hérodote nous parle effectivement d'une chambre haute, mais d'une seule chambre, qui ne renfermait ni autel, ni statue, ni astrolabe, mais seulement, et pour tout mobilier, un lit d'or et une table d'or. Or, je ne vois pas l'usage que l'on peut faire d'une table et d'un lit, soit pour l'observation des phénomènes célestes, soit pour le culte de la divinité, à moins que ce ne fût pour mettre un dieu à table, selon les rites romains; mais il n'est écrit nulle part que la statue de Bélus, qui se trouvait au bas et à l'entrée de la rampe extérieure, fût, à aucune époque de l'année, enlevée de son piédestal, et charriée au haut de la tour, à cinq cent soixante-neuf pieds de hauteur verticale, pour être couchée sur le lit et mise à table. Pour le surplus, permettez-moi de vous référer au chap. XIV de Daniel. Ceci est un mémoire très-sérieux, et je serais désespéré qu'on pût y trouver une chose légère.

Il est de mon devoir d'observer ici que l'illustre colonel Rawlinson croit fermement à une révolution thermométrique de la région que nous habitons. Il soutient que cette contrée, véritablement torride pendant les trois quarts de l'année, offrait l'image et toutes les sensations d'un printemps perpétuel, alors qu'une canalisation intelligente entretenait partout la verdure et la fraîcheur. La raison en est facile à concevoir. Malgré l'emploi de toutes les inventions réfrigérentes de la physique moderne, il souffre impatiemment ce climat, et ne conçoit pas que des Scythes aient pu vivre à Warka, Niffar ou Baby-

lone, dans les conditions atmosphériques présentes; car il regarde aujourd'hui Nemrod et les Chaldéens comme des Scythes, et, de fait, il est probable que les Scythes n'avaient point d'appareils pour faire de la glace, et ne connaissaient pas l'usage du *tcherdâkh* (une hutte entourée de bourrées d'épines, que l'on arrose continuellement).

Je reconnais ici que le problème de l'origine des Chusites est d'une extrême difficulté. Ce passage de la Genèse : « Cumque proficiscerentur *de Oriente* invenerunt campum in terra Sennaar », est tout à fait en faveur de l'hypothèse du colonel, et, par conséquent, tout à fait contraire à la mienne. Mais j'ai aussi pour moi un passage de la Genèse duquel il résulte que Nemrod était fils de Chus, et, par conséquent, frère de Saba (du Yamân) et de tous les Chusites de l'Arabie méridionale et de la côte orientale d'Afrique; et de ce point de vue, je conçois parfaitement que Nemrod et ses compagnons aient pu se trouver fort à leur aise dans les plaines de l'Irâk. Je considère Nemrod comme originaire du pays de Mahrah, en m'appuyant sur les généalogies bibliques; et l'invasion des Arabes au VIIe siècle, n'est pour moi, qu'une seconde édition de l'invasion de Nemrod, avec cette seule différence que la première, la plus ancienne (celle de Nemrod), partit de l'Arabie méridionale (*Chus*), et la dernière, de l'Arabie centrale (*Dedân*). Je n'aurai que trop d'occasions de revenir sur cette question.

Dans un premier rapport, j'ai nié d'une manière

trop absolue la thèse d'un changement survenu dans la température de l'Irâk arabe. On sait que, toutes choses égales d'ailleurs, une terre aride est toujours plus chaude en été, plus froide en hiver qu'une terre habillée de végétation, et il est évident que celle-ci, celle où nous sommes transplantés, pourrait être éternellement verte au moyen d'une bonne irrigation. Je conviens que nous avons traversé l'été à l'extrémité occidentale de l'une des zones les plus arides de la Babylonie; mais je ne saurais croire que l'échauffement de l'air, dans cette zone continuellement balayée par les vents de nord-ouest, ait pu influer sensiblement sur la température de notre habitation, située à Djumdjumah, au bord de l'Euphrate, et tout environnée de jardins, de hauts palmiers, qui lui servaient d'écran contre l'air chaud du désert. Dans cette situation, relativement délicieuse, mon thermomètre, exposé au nord, a toujours oscillé dans le jour entre 42 et 45° centigrades durant plus de deux mois. A Barnoûn, dans une situation absolument identique, le mercure a rempli (15 et 16 juillet) toute la capacité du tube (45°) sous une tente continuellement arrosée. C'était alors que je m'enveloppais dans des draps mouillés. Or, entre Barnoûn et Djumdjumah, situées à environ deux heures l'un de l'autre, s'élevait le palais de Nabuchodonosor. Jugez maintenant et faites-moi la grâce de me dire si vous admettez la possibilité d'un grand changement de température depuis l'époque chaldéenne, ou d'une différence notable entre le maximum de chaleur

éprouvé par les rois chaldéens, et le maximum de chaleur subi par les khalifes abbassides, qui, eux aussi, aimaient beaucoup le luxe et les douceurs de la vie. Dans ces derniers termes, je crois la question assez nettement posée pour qu'un physicien puisse la résoudre immédiatement par oui ou par non.

Non, il n'y a pas eu témérité de ma part à mettre en avant cette opinion bien arrêtée : « Que les jardins suspendus et les tours ou pyramides chaldéennes furent des *nécessités locales;* celles-ci pour le collége sacerdotal, dont les goûts sédentaires, la vie studieuse, et les jouissances occultes, exigeaient une retraite confortable et somptueuse; ceux-là pour la princesse de Médie qui, selon Bérose était devenue reine de Babylone, et regrettait à bon droit les montagnes ou les collines naturelles de sa patrie. On dit que le palais neuf, celui que Nabuchodonosor fit bâtir pour elle, fut achevé en moins de temps qu'il n'en faut aujourd'hui pour la plus petite maison bourgeoise. J'ose assurer qu'il y paraît, tout en faisant, bien entendu, la part de l'exagération orientale. Quoique les matériaux de ce palais soient précisément les mêmes que ceux de la tour de Bélus, (le *Birs*), il s'en faut de beaucoup que la maçonnerie du palais vaille celle de la tour sacrée. Les prêtres savent attendre; ils dirigeaient eux-mêmes les travaux qui intéressaient leur culte et leurs aises, et ces travaux furent exécutés avec une rare perfection. Mais le roi et la reine étaient pressés de jouir, et l'on s'en aperçoit dans le peu qui reste debout de

leur palais féerique. Il y a des parties qu'on dirait ajoutées après coup pour en étayer d'autres, ou donner plus de solidité à un mur ou massif principal, ou remplir un vide devenu inutile, par suite d'une modification du plan primitif; et cependant ces parties-là sont bien de la même époque que les autres et de la même main.... Quant au travail du maçon, M. Thomas le trouve inférieur à celui du temple italien du dieu Rediculus, qui, comme vous le savez est construit en briques.

Voilà donc les deux principaux points de Babylone bien reconnus; il faudra, par conséquent, rayonner autour de ces deux points pour reconstruire et la Babylone antique, que Nabuchodonosor restaura, et la Babylone nouvelle qu'il bâtit de fond en comble et ajouta à l'ancienne ville, selon l'expression de Bérose, conservée par Josèphe. Ces deux points si importants, nous n'avons pas la prétention de les avoir reconnus, les premiers, pour ce qu'ils sont, ou pour ce qu'ils furent. Qui ne sait que Rich et Ker-Porter ont prononcé bien avant nous que le Kaṣr représente les ruines du nouveau palais, comme Birs-Nemroud, celles de la tour de Bélus? S'il nous est permis d'avoir une prétention, et je parle ici de prétention collective, c'est celle d'avoir mis ces deux identifications hors de doute et à l'abri de toute objection en ce qui touche le palais neuf, par notre collection de briques peintes dont les pareilles ne se rencontrent sur nul autre point des ruines de Babylone, et dont tous les fragments se rapportent aux grands

tableaux de chasse (bas-reliefs céramiques) décrits par Diodore d'après Ctésias. Les voyageurs qui nous ont précédés auront sans doute enlevé les plus belles parmi celles qui jonchaient les tas de décombres; nous espérons qu'elles ne sont pas perdues, et qu'on peut les voir dans les collections européennes, et nous pensons qu'on n'en rencontrera pas une qui ne concorde avec la donnée des deux historiens grecs que je viens de nommer. Quant à la tour de Bélus c'est à M. Oppert qu'il appartient de prouver que son nom moderne de *Birs* ou *Bours* n'est autre chose qu'un reste, une corruption du nom, *Borsippa*, d'une ville connue de Strabon, et aussi parfaitement connue des talmudistes, qui l'identifient avec la tour de Babel, et aussi avec Babylone, c'est tout un, et l'un justifie l'autre. C'est, à mon sens, un très-beau résultat des dernières recherches de M. Oppert dans le Talmud du savant et libéral colonel Rawlinson, auquel la mission de Mésopotamie doit et devra toujours, j'ose l'espérer, de nouveaux tributs de reconnaissance. J'écris en l'absence de M. Oppert, qui a dû se rendre à Bagdad pour la chose la plus nauséabonde qu'on puisse imaginer, le règlement de notre compte de fin d'année, et qui, tout en faisant les affaires de la mission, a trouvé le temps de consulter et les historiens d'Alexandre dans notre bibliothèque de voyage, et les talmudistes dans la magnifique bibliothèque orientale du colonel Rawlinson.

Je ne saurais quitter la tour de Bélus sans reproduire ici un passage de Rich qui ne rend qu'impar-

faitement l'impression produite sur moi par cet auguste reste de la plus haute antiquité, mais qui tend à la justifier. « Avant de visiter le Birs-Nemroud, dit Rich dans son premier mémoire sur Babylone, p. 90, je n'avais pas la moindre idée que ce pût être la tour de Bélus.....; mais du moment où je l'eus examiné, je ne pus m'empêcher de m'écrier : si le Birs eût été de l'autre côté du fleuve, et plus près du grand groupe de ruines, personne n'eût douté que ce ne fussent les restes de la tour. » Pour moi, Monsieur, et je crois pouvoir dire pour nous (M. Oppert étant absent), je puis vous assurer que nous n'avons pas eu besoin d'un long examen pour nous fixer à cet égard. La première vue a été décisive. Il y a mieux, étant certain depuis longtemps de l'identité du Kaṣr avec le *palais neuf* de Diodore, qui est nécessairement le *palais unique* d'Hérodote, j'aurais été fort embarrassé d'une tour de Bélus qui se serait trouvée sur la même rive que le Kaṣr, et à moins de faire passer un ancien Euphrate, autre que celui de nos jours, entre les ruines de la rive gauche, pour avoir le palais d'un côté du fleuve et le temple de Bélus de l'autre côté, je n'aurais pu rien faire du Birs ainsi déplacé. Je le trouve très-bien où il est.

En partant des deux points fixés dont nous sommes en possession pour réédifier la vieille et la nouvelle ville, la première question qui se présente est celle de l'ancien cours de l'Euphrate; car, puisqu'il passe aujourd'hui de Barnoûn à Djumdjumah, et peut-être encore à l'aval de ce dernier point, sur d'anciens

massifs de maçonnerie cimentés avec le bitume, par conséquent sur d'anciennes substructions, il est bien clair qu'il a changé de lit depuis l'époque des rois chaldéens. Nous savons qu'il était admirablement encaissé, non-seulement dans l'enceinte de la ville, mais à l'amont et à l'aval. Où sont donc les anciens quais? Je dis qu'il ne peut pas en rester une seule brique car, en se déplaçant, le fleuve aura nécessairement, si les quais subsistaient encore à l'époque de sa première déviation, renversé un quai en abandonnant l'autre, et cet obstacle franchi, il aura passé outre, toujours en appuyant du même côté. Or, comme Babylone n'est depuis deux mille deux cents ans qu'une carrière de briques, celles des quais de l'Euphrate ont dû être enlevées jusqu'à la dernière avec la même facilité que celles qu'on retirait cette année en août, septembre et octobre, du lit même de l'Euphrate moderne à la faveur des basses eaux. Rien de si facile que l'exploitation des massifs qui ne sont cimentés qu'avec l'asphalte ou le bitume, et ce fut certainement le cas des quais dont les historiens grecs nous ont laissés la description, puisque les Chaldéens ne connaissaient pas le mortier hydraulique. Quant à l'ancien lit, il doit ressembler à tous ses successeurs, si ce n'est qu'il doit marquer par un de ses bords la limite d'un vaste stratum de limon rempli de coquilles fluviales. Maintenant vous demanderez naturellement : dans quel but l'Euphrate a-t-il dévié depuis les temps anciens? Et vous avez le droit de poser la question, puisqu'un observateur tel que

Rich ne l'a point tranchée....; mais je vous avoue que son incertitude, à cet égard, est pour moi une énigme, et je crains que le problème de l'ancien cours de l'Euphrate, ou plutôt du sens dans lequel il a dévié, n'offre bien des difficultés que je n'aperçois pas. Vous allez juger.

Notre rive gauche moderne est, sur toute la longueur nord et sud des ruines situées de son côté, et même à l'amont de ces ruines et à l'aval, jusqu'à une très-petite distance de Hillah, aussi escarpée que la rive opposée est plate, aussi haute et déchiquetée que la rive droite est basse et unie. Rich lui-même donne quarante pieds anglais pour la hauteur verticale (au-dessus du niveau des basses eaux) du point de l'escarpement qui dominait celui où il crut voir *des urnes cinéraires*, et où M. Thomas vit effectivement (7 septembre 1852), non pas des urnes cinéraires, mais une douzaine de sarcophages, dans le lit même du fleuve et au moment des plus basses eaux. Cette rive gauche est, de l'aveu et au grand regret de ses riverains, continuellement rongée par le fleuve. En descendant l'Euphrate de Barnoûn, que Rich appelle *le village de Moudjêlibèh*, jusqu'au point nommé *Elwerdi*, un peu à l'amont de Hillah, vous rencontrez çà et là, à demi noyés dans les eaux du fleuve, des troncs de palmiers arrachés à la rive gauche, et, sur le bord immédiat de l'escarpement de cette rive, des arbres dont les racines sont déjà en évidence, et qui auront certainement le même sort à la prochaine crue (avril ou mai 1853); il y a donc

ici empiétement sur le sol de la Mésopotamie, du territoire que les Arabes nomment *l'île* (Djézîreh) et qui est situé à l'est de l'Euphrate; il y a donc déviation constante vers l'est ou déclinaison orientale du fleuve. Au dire des habitants, de mémoire d'homme et de patriarche, elle a toujours eu lieu dans le même sens, c'est-à-dire d'occident en orient, et, en vérité, cela saute aux yeux; car la rive droite, uniformément basse, et toujours du plus beau vert, même à la fin de l'été, n'est que le bord d'une plaine d'alluvion dont on voit, au premier coup d'œil, et par comparaison avec la rive gauche, que tous les points ont dû être successivement abandonnés par le fleuve, d'où l'on peut conclure immédiatement qu'elle faisait partie, aussi bien que le lit du moderne Euphrate, de cette nouvelle Babylone que Nabuchodonosor avait ajoutée à l'ancienne. Cette partie, entièrement couverte de jardins, est à jamais perdue pour l'archéologie, et, comme il est bien évident que l'Euphrate ne s'arrêtera pas en si beau chemin, on peut dire avec assurance qu'il fera disparaître peu à peu tout ce qui reste de Babylone la neuve, c'est-à-dire la Babylone classique.

Quant à la vieille ville, il est clair que son Birs (la tour de Bélus) subsistera jusqu'à la consommation des siècles. Par sa situation dans le désert, à deux ou trois heures de Hillah, par l'impossibilité physique de lui arracher ses belles briques autrement qu'en tout petits morceaux, je le vois à l'abri de toute injure; et comme il est bien reconnu que son

cœur de briques est pareil de tout point au superbe massif qui le termine supérieurement, il n'a rien à craindre non plus de ses plus dangereux ennemis, les archéologues; tout au plus, ils pourront être tentés de percer un tunnel au-dessous du soubassement, dans l'espoir d'y trouver le tombeau de Bélus; mais ce tunnel ne compromettrait point l'existence de cette tour.

Outre le Birs proprement dit, nous avons encore à exploiter dans la vieille ville le groupe de tumulus qui s'y rattache, et que domine le petit oratoire d'Ibrahim el-Khatîb. On m'en a déjà rapporté deux objets assez curieux dont il est fait mention dans l'inventaire, nommément une petite colombe de bronze montée sur une épingle de même métal, et un gâteau de terre cuite, portant la date de la quinzième année du règne de Nabonid. Ce groupe d'Ibrahim el-Khatîb est très-considérable, au moins égal en hauteur à celui de 'Amrân (de l'autre côté du fleuve), et représente évidemment une petite ville annexe du temple de Bélus, située au nord-est de ce temple, en face du perron de la rampe extérieure par laquelle on montait à la tour. Il est extrêmement probable qu'il contient la nécropole des anciens desservants du temple, ainsi que des Chaldéens de l'école de Borsippa, derniers conservateurs de la science babylonienne, peut-être ausssi quelques restes de leurs habitations et de leur mobilier. Je suis donc persuadé que des fouilles entreprises sur ce point ne seraient pas improductives.

Ayant déterminé avec une certitude parfaite les deux principaux points de la vieille et de la nouvelle ville, la tour de Bélus au sud-sud-ouest (rive droite) et le palais de Nabuchodonosor au nord-nord-est (rive gauche), je m'étais cru autorisé à en conclure que la ligne droite qui unit ces deux points devait représenter la direction de la principale arête de Babylone considérée dans son ensemble de la Babylone *totale* (classique et biblique). Or, de mon point de vue sur la *déclinaison orientale* du fleuve, je ne pouvais pas chercher des traces de la portion de cette artère qui appartenait à la ville neuve, puisque je considère toute cette partie comme ensevelie et perdue à jamais sous les alluvions nivelantes de la rive droite; mais je devais rechercher tout ce qui peut subsister de la portion de cette artère qui appartenait à l'ancienne ville, et j'espérais trouver, dans la direction voulue, une série continue de tumulus depuis la lisière occidentale des dépôts d'alluvion jusqu'au pied du Birs. Il y a plus, les descriptions antiques m'autorisaient à chercher l'ancien palais et la tête du pont unique dont parle Diodore, vers les premiers tumulus à partir du Kaṣr, ou les derniers à partir du Birs. Il n'est pas dit que ces espérances seront complétement déçues, puisque Ker-Porter a cru reconnaître les traces de l'ancien palais dans une région qui doit être voisine de ma ligne idéale; mais, jusqu'à ce jour, je n'ai pas pu visiter les lieux qu'il a décrits, et, en l'absence de M. Oppert, j'ai envoyé de ce côté-là un éclaireur arabe d'une rare intelli-

gence, qui m'a fort bien rendu compte de ce qu'il avait vu, nommément : une série de tumulus partant des jardins de la rive droite, vis-à-vis du Kaṣr, et se dirigeant vers le Birs, non pas en ligne droite, mais suivant une courbe dont la convexité fait face au soleil couchant, et qui, prolongée, passerait derrière le Birs, pour rejoindre un autre système de tumulus que j'ai eu occasion de reconnaître moi-même dans une excursion au tombeau d'Ézéchiel. J'entreprendrai une reconnaissance méthodique de toutes ces localités aussitôt que M. Oppert sera de retour.

Après la question de l'ancien cours de l'Euphrate, la première qui se présente à l'esprit, dans un essai de restauration de l'antique Babylone, est celle du fameux mur d'enceinte qui embrassait la vieille et la nouvelle ville, celle de Nabopolassar, et celle de Nabuchodonosòr, son fils. Je ne vous apprendrai rien, sans doute, en vous disant qu'il n'en reste pas trace. « Mais comment se peut-il faire, » se demandait Rich, après l'avoir cherché en vain de tous côtés, « comment se peut-il faire qu'il ne reste rien d'un mur aussi prodigieux de hauteur, d'épaisseur et de périphérie? »

Il est certain qu'aujoud'hui il n'y a pas trace d'un grand mur d'enceinte, non plus que d'un fossé correspondant, soit à l'est, soit à l'ouest de l'Euphrate, soit dans une direction quelconque et à une distance quelconque des deux points irrévocablement déterminés, le nouveau palais et la tour de Bélus. Donc,

et nonobstant les témoignages concordants d'Hérodote et de Diodore, ce mur, qui devait avoir au moins vingt[1] lieues de tour, eu égard à la distance qui sépare nos deux points fixes, ce mur, qui, après tout, n'était rien comparé au mur de la Chine, n'avait pas pu être construit en briques cuites au four et cimentées avec le bitume; car, même en supposant que toutes les briques cuites, tant du mur que du revêtement du fossé dont il était sorti, eussent été enlevées jusqu'à la dernière, et sans laisser un fragment sur place (ce qui n'est pas mathématiquement impossible dans l'hypothèse d'un ciment de bitume ou asphalte, peu adhérent de sa nature), l'immense tranchée, dont toutes ces briques cubées et additionnées égalaient à peine la capacité (vu le retrait de l'argile dans la cuisson), aurait dû, de toute nécessité, laisser une dépression considérable sur toute la ligne qu'elle occupait, et nous venons de dire qu'autour de Babylone, et dans un rayon quelconque, on n'aperçoit pas plus de dépression que d'éminence continue ou quasi-continue, figurant un fossé ou un mur d'enceinte, en un mot, un retranchement quelconque; et j'ajoute ici : point de bitume ailleurs que dans les tumulus formés par l'écroulement ou la démolition d'anciens édifices.

Mais supposons que le mur de Babylone fût fait de *lébèn*, c'est-à-dire de briques crues séchées au soleil, comme la tour de 'Akerkouf, ou le perron de

[1] J'écrivais ceci avant de connaître le chiffre d'Hérodote, quatre cent quatre-vingts stades, qui équivaut précisément à vingt lieues.

la rampe de la tour de Bélus, ou le perron de la rampe de la tour de l'Oḥaymir (l'un et l'autre au nord-est ou à l'est-nord-est de leurs tours respectives), alors on concevra, non-seulement qu'il n'y ait plus trace d'enceinte, mais qu'il ne peut pas en rester; et, en effet, celui qui aura voulu que le mur fût rasé, n'aura eu qu'à le faire jeter en entier dans le fossé d'où il était sorti, pour qu'il se confondît de nouveau avec le sol environnant et rétablît le niveau général.

J'avoue qu'il est pénible de ne pouvoir expliquer le fait de l'absence des traces qu'en donnant un démenti formel au témoignage d'Hérodote, appuyé de celui des autres historiens qui ont décrit ce mur extraordinaire; mais ne pourrait-on pas tout concilier, de la manière la plus naturelle, en admettant un mur de briques crues, revêtu de briques cuites, et en bornant l'emploi du bitume aux assises inférieures du revêtement? Car nulle part je n'ai vu le bitume employé ailleurs que dans les fondations et le voisinage du sol, et, en général, dans les lieux exposés à l'humidité; et, en effet, l'usage de ce ciment, d'ailleurs peu adhérent, ne pouvait avoir d'autre objet que de préserver la maçonnerie de l'humidité qui vient d'en bas, et se propage par voie d'infiltration capillaire. Et, comme il n'est jamais appliqué qu'à des briques de première qualité ou de parfaite cuisson (les seules qui soient timbrées), il est évident que, lors de la destruction du mur, les briques de revêtement durent être enlevées jusqu'à la dernière; et, quant au corps même de la muraille, il aura servi

à combler le fossé; car je le suppose toujours de briques crues, toute autre supposition étant inadmissible (vu l'absence des traces); et, si l'on veut un exemple de construction de briques crues d'une solidité parfaite, on n'a qu'à voir la tour de 'Akerkouf, construite sur le même plan que celle de Bélus (le Birs) et celle de l'Oḥaymir, et sur laquelle tant de siècles ont passé.

Je ne reproduirai pas ici les objections très-solides de Rich contre l'emploi du bitume dans la construction d'un édifice d'une grande élévation, et en général contre l'usage de cette substance à Babylone, où il fallait la faire venir d'assez loin, de Hît, au temps d'Hérodote comme à présent, tandis qu'ici la chaux et le plâtre sont, pour ainsi dire, sous la main. L'on n'emploie pas autre chose à Hillah dans les constructions modernes, et l'usage du bitume est presque restreint à ces légères nacelles, en forme de corbeilles hémisphériques que l'on nomme *couffes* (*koufaf*, sing. *kouffah*), et dans lesquelles on se fait porter sur l'Euphrate et le Tigre, aujourd'hui comme autrefois (témoins les bas-reliefs du Koyoundjik). Il est encore appliqué à d'autres embarcations, qui vont, comme les nôtres, à la rame ou à la voile, et, en général, à tous les cas où nous appliquons le goudron. Mais, ainsi que Rich l'a fait observer le premier, l'emploi du bitume comme ciment, chez les anciens Babyloniens, n'était pas, à beaucoup près, aussi étendu qu'on se l'est figuré en Europe, sans doute sur la foi des historiens grecs, et même de la Vulgate.

Et, à cette occasion, j'avouerai que j'ai eu peine à comprendre une évidente contradiction de l'auteur anglais, dans son premier mémoire sur les ruines de Babylone, et dans deux passages qui ne se trouvent qu'à la distance d'une page l'un de l'autre. A la page 98 (édition 1839), Rich veut qu'on lise *ḥémar* חֵמָר « bitume », au lieu de *ḥômer* חֹמֶר « limon, vase, terre délayée », dans le texte de la *Genèse* (chap. XI, v. 3), d'où il résulterait que, dans la construction de la tour de Babel, les premiers architectes, dont le plus ancien livre du monde fasse mention, n'auraient employé d'autre mortier que le bitume; et puis, à la page 100, il reconnaît qu'on s'est fort exagéré, dans l'Occident, l'extension de l'application du bitume à l'architecture babylonienne; il aurait pu ajouter : a commencer par saint Jérôme, qui a lu *ḥémar* « bitume », au lieu de *ḥômer* « terre rouge délayée », dans le texte biblique (*l. l.*). C'est qu'à la page 98, où il approuve la version de saint Jérôme, et rejette, sans la moindre hésitation, celle des traducteurs de la Bible anglicane, Rich était préoccupé de l'idée que les briques cuites ne sont jamais unies avec le simple mortier de terre délayée, et que l'usage de ce mortier est restreint aux constructions en briques crues, ou briques séchées au soleil (p. 103, l. 3 et suiv.); en d'autres termes, Rich était persuadé que, dans les anciennes constructions en briques cuites, le ciment est toujours ou de chaux, ou de plâtre, ou de bitume.

C'est une erreur qui provient, d'abord de ce qu'il n'a

pas reconnu la nature *purement argileuse* du mortier rouge dont il parle à la première ligne de la page 103, et qui unit pourtant des briques cuites, aussi bien que le mortier de chaux ou de plâtre, dans les plus anciennes constructions babyloniennes; et ensuite de ce qu'il a réuni toutes les briques cuites au four dans une seule catégorie. En fait de briques babyloniennes, il y a :

1° Les briques cuites de première qualité, avec ou sans timbre royal, avec ou sans empreinte (de quelque nature qu'elle soit), dont l'épaisseur est constante, huit centimètres et demi, ou environ trois pouces et demi, le côté des deux faces carrées étant de trente-trois à trente-quatre centimères ou douze pouces et demi, et qui offrent un grand nombre de nuances diverses, parmi lesquelles domine le jaune paille, ou pâle;

2° Les briques cuites, de seconde qualité, qui ne sont réellement qu'à demi-cuites, qui ne portent jamais d'inscription ni d'empreinte, dont l'épaisseur est quelquefois de quinze centimètres et la couleur constamment rouge : ce sont, je crois, les plus anciennes de toutes; il y en a de fort minces, qui alternent avec les autres;

3° Les énormes briques de terre crue, séchées au soleil.

Or, avec les premières, c'est-à-dire avec les briques cuites de première qualité, on employait toujours le mortier de chaux ou de plâtre dans le corps et le faîte d'un édifice, et le bitume dans les fonda-

tions, ou le pavage d'un rez-de-chaussée. Il est bon d'observer que la chaux coûte le double du plâtre.

Avec les secondes, briques cuites de seconde qualité, on se servait toujours d'une terre rouge purement argileuse, ductile et tenace, parfaitement identique avec celle qui se nomme *rougeas* dans nos villages de basse Normandie, et y est encore appliquée au même usage que le *hômer* חֹמֶר de la Genèse, dont le nom, dérivé d'une racine qui veut dire *rouge*, signifie précisément *rougeas*.

Enfin, avec les briques crues, on n'employait que de la boue, c'est-à-dire de la terre grise délayée, de la nature de ces mêmes briques, sans ténacité à l'état pâteux ou humide, sans consistance à l'état solide ou sec.

Ainsi donc, selon le texte biblique, la tour de Babel fut construite avec des briques cuites au four, et du rougeas pour ciment; mais, selon ce même texte biblique, l'ouvrage commencé ne fut point achevé. Il fut interrompu par une cause quelconque, qu'il ne m'appartient point de rechercher.

Il faut avouer qu'ici la concordance est frappante entre le témoignage de la Genèse et celui de nos yeux; car j'ai constaté, en présence de MM. Oppert et Brühl, que tout le soubassement, ou premier étage du Birs, est une maçonnerie compacte (sauf les *aéroducs*, dont l'usage se perd dans la nuit des temps) de briques rouges communes, de quinze centimètres d'épaisseur, unies par d'épaisses couches d'une terre argileuse de la même couleur que les briques, et qui semble avoir

acquis, avec le temps, une dureté égale. Au-dessus de ce soubassement, qui ne s'élève guère que jusqu'à la moitié ou aux trois cinquièmes du cône proprement dit, commence un travail, incomparablement plus précieux, de briques de première qualité, unies par un mortier de chaux d'une ténacité désespérante, et dont un grand nombre portent une estampille, qui est invariablement celle de Nabuchodonosor. Ainsi, non-seulement ce dernier des grands rois chaldéens *embellit* le temple de Bélus (selon l'expression de Bérose), mais il le rebâtit en entier à partir du soubassement. Il est bien entendu que je ne fais pas deux monuments de la tour de Babel et du temple de Bélus.

En contemplant ce reste gigantesque (le Birs), M. Brühl, qui n'est ni archéologue, ni enthousiaste, mais, en revanche, profondément versé dans l'étude de la Bible et du Talmud, ne peut s'empêcher de déclarer que « s'il reste quelque chose de la tour de Babel, ce doit être cela ».

La tour de l'Oḥaymir (Heimar), du même genre que celle de Bélus, et visiblement construite dans un but analogue, est, dans tout ce qui en reste, en mauvaises briques cuites et rougeas; et il est bien digne de remarque que la plus ancienne brique connue, parmi celles qui portent un timbre royal, fut trouvée dans son voisinage. Je dois ce renseignement à M. le colonel Rawlinson, de qui je tiens également que l'auteur de la découverte fut Ker-Porter.

Je reviens à l'objet particulier de cette disserta-

tion, qui est la recherche de l'espace occupé, d'un côté, par l'ancienne Babylone, celle de la rive droite, celle de Bélus et de l'ancien palais (le plus petit des deux), et, de l'autre, par la Babylone que Nabuchodonosor *ajouta à l'ancienne*, selon l'expression pittoresque de Bérose, c'est-à-dire par celle de la rive gauche, celle du palais neuf et des jardins suspendus. A cet effet, nous avons dû attaquer deux questions fondamentales, 1° celle de l'ancien cours de l'Euphrate, et 2° celle du grand mur, ou mieux, des deux grands murs d'enceinte, puisque Babylone était partagé en deux par l'Euphrate, et que l'ancienne ville avait son mur particulier, dont les deux extrémités aboutissaient au fleuve, avant que Nabuchodonosor fît bâtir la seconde.

La question des murs est vidée : il ne faut pas espérer d'en trouver des traces; ils ont disparu pour toujours. Quant à celle du cours de l'Euphrate, je crois avoir fait un grand pas vers la solution désirée en constatant ce fait, d'ailleurs évident, à mon sens, que, de temps immémorial, le fleuve appuie de droite à gauche, d'occident en orient, et que, par ses empiétements progressifs sur la Mésopotamie babylonienne, il ne tardera pas à faire disparaître tout ce qui reste du palais de Nabuchodonosor. Aussi n'ai-je pu me défendre d'un sentiment d'étonnement en lisant le mémoire du major Rennel, qui voulait faire passer l'antique Euphrate au milieu des tumulus de la rive gauche, c'est-à-dire au travers des bâtiments qui dépendaient de la résidence royale de Nabuchodono-

sor, et trouver, dans le petit espace d'une demi-lieue[1] occupé par les ruines, tous les monuments babyloniens, sans exception, dont les anciens ont perpétué le souvenir. Je trouve même de la faiblesse dans la réfutation de Rich (second mémoire, *On the ruins, etc.*).

Ainsi que Rich l'a observé lui-même, le mot *ville*, appliqué à Ninive ou Babylone, ne représente pas du tout la même idée que le même mot appliqué à Rome antique ou Londres moderne. Il ne s'agit pas ici d'un assemblage de maisons antiques, mais, ainsi que nous le savons par un passage très-explicite de Quinte-Curce, il s'agit d'une campagne fortifiée, d'un district retranché, contenant, outre des jardins et des terres de labour, des temples et des habitations particulières, isolées ou groupées; et ce qui reste aujourd'hui sur la rive gauche, après tous les empiétements de l'Euphrate, bien loin de pouvoir suffire à une restauration intégrale de Babylone, ne suffirait pas même à celle de la ville neuve, de cette moitié de Babylone, où Nabuchodonosor avait fixé sa résidence. Aussi ne saurais-je concevoir comment il se fait que Rich, qui avait, dit-il, l'expérience des déviations d'un fleuve comparable à l'Euphrate sous quelques rapports, se soit borné, dans sa réfutation, d'ailleurs très-remarquable, du major Rennel, à soutenir (pages 146-148) que l'Euphrate n'a point changé de cours, d'autant que cette assertion est complète-

[1] Très-approximativement *trois quarts de lieue* du nord au sud. On sait que l'enceinte extérieure des bâtiments royaux était de soixante stades ou onze kilomètres.

ment fausse. L'Euphrate a changé et change continuellement de lit; mais dans un sens diamétralement opposé à celui qui aurait pu donner raison au major Rennel, si sa topographie était acceptable sous tous les autres rapports. Comment se fait-il que Rich n'ait pas reconnu le fait patent d'une *déclinaison orientale* du fleuve, et ne s'en soit pas prévalu? On ne voit pas tout!.....

Maintenant je sais positivement que je dois chercher le lit, autrefois encaissé, et magnifiquement encaissé, de l'ancien Euphrate, à une certaine distance de la rive droite de l'Euphrate moderne, et sous les alluvions de cette rive droite; mais à quelle distance et à quelle profondeur [1]?

Dans une excursion au nord-ouest de Hillah, sur la rive droite, j'ai rencontré, à un peu plus d'une lieue après la ville, après avoir passé le canal de Tahmasia, en deçà et tout près d'un ancien canal nommé aujourd'hui Mouḥayzim (مُحَيِّزِم), des ṣakkhârah, qui exploitaient un massif fort ancien de briques rouges, non timbrées, unies avec du plâtre. Ce massif est situé sous une couche d'alluvions de deux mètres de puissance, et offre à sa base une particularité remarquable. Sur une première assise

[1] J'ai déjà dit, je crois, que toutes les briques appliquées à la construction des quais, et, en général, à toutes les constructions hydrauliques, avaient dû être enlevées de bonne heure, parce que dans ces travaux on avait nécessairement employé le bitume comme ciment, et que le bitume, peu adhérent aux briques, ne s'oppose pas à leur séparation.

de briques couchées à plat sur le tuf, ou sol primitif des fondations, se dresse une rangée de briques posées de champ, c'est-à-dire sur l'une de leurs quatre faces étroites, et serrées l'une contre l'autre, avec la seule interposition du plâtre. Sur ce rang de briques posées debout sont régulièrement couchées ou posées à plat, selon la règle universelle, toutes les assises supérieures du massif, jusqu'à la hauteur de deux mètres et plus. Le point dont il s'agit est nord-nord-ouest de Hillah, et à environ une demi-lieue du bord du fleuve, à peu près en face de Djumdjumah. Les six pieds de terre qui recouvrent ce massif, et qui ne contiennent que fort peu de débris, sont six pieds de bonne terre d'alluvion, laissée par le fleuve lorsqu'il passa sur ce point[1], comme sur tant d'autres,

[1] Ceci a été écrit dans l'hypothèse où Schutaytèh serait le plus oriental de tous les tumulus de la rive droite, où plutôt de la plaine occidentale; mais j'ai reconnu depuis, dans le voisinage immédiat de *'Annânèh* عَنَّانَه, petit village situé sur le bord du fleuve, en face de Djumdjumah, des monticules de terre nitreuse, évidemment antique, et qui, ce semble, auraient dû être balayés par l'Euphrate s'il fût parti d'un poiut aussi éloigné que Schutaytèh, situé à une demi-lieue ou trois quarts d'heure à l'ouest de ces monticules nitreux (que l'on nomme aujourd'hui *Abou Ghozeylât* (أَبُو غُزَيْلَات). L'opinion reçue chez les riverains de l'Euphrate est que « la ligne tracée par le bord occidental ou intérieur de la lisière de dattiers, qui accompagne la rive droite, marque distinctement l'ancien cours du fleuve ».

Cette opinion me paraît très-rationnelle, ou au moins très-digne d'attention. La lisière de dattiers qui horde le fleuve a une profondeur variable, que nous devrons déterminer plus tard très-exactement. A mesure que l'Euphrate se porte vers l'est, les terres qu'il abandonne à l'ouest sont transformées en jardins *palmeta* (φοίνικα).

en se portant, selon sa tendance séculaire et constante, d'occident en orient; car le sol où nos sakkharah ont creusé fait partie d'une plaine parfaitement unie de terre de labour. Il n'y avait pas là le moindre tumulus, seulement quelques rares et imperceptibles fragments de plâtre et de briques rouges. Il ne leur a pas fallu d'autres indices pour les engager à entreprendre une excavation sur cette jachère. Nous voici donc descendus dans la plaine, dans la plaine en culture réglée, et obligés de reconnaître que la charrue passe aujourd'hui sur des ruines. Ainsi, quoi qu'en dise Fraser, le plus judicieux des voyageurs dont j'aie consulté les relations, la culture n'est pas

En Orient (où rien ne change), cette opération se continue depuis des siècles. Donc, le bord occidental de cette lisière de dattiers marquerait les premières plantations, et par conséquent le point de départ ou l'ancien lit du fleuve; et, alors, cet ancien lit se trouverait beaucoup plus rapproché du lit actuel que je ne le suppose en plaçant à Schutaytèh la tête (occidentale) du pont.

Cette hypothèse, ou cette notion des riverains de l'Euphrate, a un grand mérite à mes yeux; nommément, elle ne s'éloigne pas autant que l'autre de l'opinion de Rich, suivant laquelle l'Euphrate n'aurait pas sensiblement changé de lit. Je n'ai garde, toutefois, d'accepter cette opinion telle qu'il l'a émise (second mémoire, p. 146), puisque, aujourd'hui, je sais de science certaine, et pour l'avoir vu de mes yeux, que le fleuve moderne, à la hauteur du Kaṣr, a pour lit des substructions, des massifs de maçonnerie en briques et bitume, qui se rattachent au palais de Nabuchodonosor, c'est-à-dire au Kaṣr.

Ce fait est inattaquable.

Il nous faudrait un arpenteur géologue pour fixer l'ancien lit d'une manière précise sur une carte qui donnerait à la fois l'ancien et le nouvel état de choses. Malheureusement M. Thomas s'en va sans nous laisser de plan.

impossible sur l'emplacement des anciennes habitations. Sans doute une terre entièrement formée de décombres, et nécessairement fort riche en salpêtre, ne peut convenir qu'à un très-petit nombre de plantes parfaitement connues, telles que le câprier, le tamarin, le dattier, etc.; mais là où le fleuve a passé et laissé une épaisse couche de limon, il est évident que les anciennes substructions, recouvertes par ce limon, ne peuvent affecter en rien la végétation supérieure. Il y a mieux : on peut, à force d'irrigation, fertiliser des terres nitreuses; et Ibrahim-Pacha l'a bien prouvé lorsqu'il a transformé en jardins et en *oliveta* des monceaux de décombres aux portes du Caire.

Il ne faut donc pas dire que les parties cultivées autour des principales ruines sont précisément celles que les anciens habitants avaient laissées en jardins et terres de labour; nous sommes en droit d'affirmer aujourd'hui que Babylone n'est pas seulement dans les groupes de décombres qui s'élèvent plus ou moins au-dessus de la surface du sol, mais encore, et probablement en grande partie, sous les champs et les jardins de la rive droite et de la rive gauche.

On sait, depuis l'exploration de Ker-Porter, que cette vaste plaine de la rive droite, basse et uniforme, annuellement inondée en partie par le fleuve, et d'où les voyageurs qui nous ont précédés ont cru que les carriers de Hillah ne tiraient point de briques, on sait cependant que cette plaine n'est pas entièrement dépourvue de tumulus, puisque Ker-Porter lui-même

a cru y trouver l'emplacement de l'ancien palais. Il est vrai que ces tumulus sont trop loin, et de Hillah et du fleuve, pour que l'exploitation en devienne avantageuse. De mon côté, je crois aussi avoir reconnu un reste de l'ancien palais dans le tumulus de *Schutaytèh* شُتَيْتَة, à une heure et demie, ou même plus, de Hillah, au nord-ouest, ainsi que dans le tumulus voisin, mais plus bas, de *Ghazâlèh* غَزَالَة, à une demi-heure au sud-sud-est (?) de Schutaytèh, l'un et l'autre couverts de fragments de briques rouges (sans inscription; ce sont les plus anciennes), de fragments de plâtre, de cette pierre noire qui ressemble à du mâchefer, et dont on faisait des bassins, des meules à bras, etc. de morceaux de verre blanc ou coloré, entre autres, une anse de burette, et un petit fragment du plus beau bleu. A partir de Ghazâlèh, une longue levée, qui court du nord-est au sud-ouest, semble marquer la place d'un ancien mur en briques crues.

Or il est difficile d'admettre que l'Euphrate passât autrefois à l'ouest de ces tumulus; car alors il les eût nécessairement balayés en se portant vers l'est. N'est-il pas plus naturel de considérer Schutaytèh comme la limite occidentale ou le point de départ des variations de l'Euphrate, ou sa déclinaison orientale? Diodore nous représente les deux palais comme situés, l'un d'un côté de l'Euphrate, l'autre de l'autre, aux deux extrémités d'un pont qui établissait la communication entre les deux palais et les deux cités. Je ne parlerai point du passage souterrain ou *tunnel*,

dont la recherche serait oiseuse. Le tumulus occidental de Schutaytèh, situé à une lieue environ du bord du fleuve, peut donc être considéré provisoirement comme l'extrémité occidentale du pont, d'autant mieux qu'il fait face au Kaṣr, à très-peu près, et se trouverait exactement à la même hauteur, en supposant que le fleuve courût, non pas droit au midi (selon une grossière approximation de Ctésias), mais bien du nord-est au sud-ouest, au moins pour la partie de son cours dont nous nous occupons, de manière à rejoindre le lit actuel à une heure environ de Hillah et à l'amont de cette petite ville, dont le sol est élevé, là où l'escarpement de la rive droite est égal à celui de la rive gauche.

Quant à la tour de Bélus, située à plus de deux lieues du fleuve actuel, nous savons, et par le témoignage d'Hérodote et par celui de Ctésias ou de Diodore, qu'elle s'élevait au milieu de la vieille cité ou à peu près. Rien de plus naturel. Les peuples se sont toujours groupés autour de leurs dieux nationaux, ne fût-ce que pour les défendre contre toute attaque éventuelle, de quelque point de l'horizon que l'ennemi pût venir; ils devaient mettre l'habitation des dieux au milieu d'un camp retranché, formé de toutes les habitations particulières.

Or les deux points fixes que nous avons déterminés, et auxquels nous devrons désormais tout rattacher, la tour de Bélus et le palais neuf, ne sont pas à moins de quatre heures de distance l'un de l'autre (au pas ordinaire d'un bon cheval), soit quatre

lieues communes de France, de vingt-cinq au degré. De l'*ischân* (tumulus) de Schutaytèh au Birs (tour de Bélus), il peut y avoir deux heures et demie, et du même point au Kaṣr (le palais neuf), une heure et demie; cela fait quatre heures. On sait d'ailleurs que le palais neuf, avec ses dépendances et sa triple enceinte, couvrait une surface de soixante stades ou onze kilomètres de pourtour, et touchait au quai de la rive gauche du côté de l'ouest, qui sans doute était celui des jardins suspendus, aujourd'hui remplacés par de très-humbles jardins[1]; car le groupe de débris que nous sommes convenus d'appeler Kaṣr avec nos prédécesseurs, les gens du pays le nomment, à bon droit, *Moudjélibeh* (la bouleversée), à l'exclusion du grand tumulus septentrional, qui n'a pas ici d'autre nom que *Bâbel* (Babylone). Ce tumulus du Kaṣr ne représente pour moi que les parties centrales et orientales de la citadelle royale et des jardins suspendus, la partie occidentale ayant disparu depuis longtemps sous le fleuve et les alluvions de la moderne rive droite, dans la direction de Schutaytèh.

Abstraction faite de la largeur du fleuve et des quais, non interrompus par les bâtiments royaux, on peut donc dire que Nabuchodonosor résidait à deux lieues et demie ou trois lieues du temple de

[1] Le texte de Diodore semble accuser une situation inverse; mais quelle valeur peut-il avoir contre le témoignage de nos yeux? Et quelle confiance pouvez-vous accorder aux renseignements géographiques ou topographiques d'un historien qui place Ninive sur l'Euphrate?.....

son dieu. Or cette distance est, à très-peu de chose près, en harmonie avec les mesures données par les anciens, et particulièrement avec celles qu'Hérodote nous a transmises pour la longueur totale des murs d'enceinte de la ville. En ce qui touche cette longueur, les historiens grecs ne sont point unanimes. Je n'ai pas en ce moment leurs textes sous les yeux; mais je trouve dans le mémoire de Rich les chiffres suivants : quatre cent quatre-vingts et trois cent soixante (maximum et minimum); et, dans un extrait de Diodore, le chiffre trois cent soixante-cinq. Il s'agit ici de stades olympiques.

A priori, et indépendamment de toute vérification, de tout arpentage, les deux derniers chiffres, et singulièrement le dernier des trois, me sont suspects. Ils me sont suspects, précisément par la raison que Diodore allègue en faveur du dernier, sur la foi de Clitarque, nommément « parce qu'ils rappellent le nombre des jours de l'année. » Encore à présent, dans leurs descriptions des grandes villes du moderne Hadramaut, les négociants de Djeddah, originaires de cette contrée mystérieuse, ne craignent pas de vous dire que l'on compte, à Schibâm ou à Têrîm, jusqu'à trois cent soixante mosquées. Lorsque Mahomet abolit à la Mecque le culte des idoles, il y avait nécessairement dans la ka'bah et ses dépendances, en un mot, dans le ḥaram[1], trois cent soixante *sanam* (صنم « idole, ») ni plus, ni moins, entre autres

[1] Le mot *harem*, qui a passé du turc dans notre langue avec le sens de *gynécée musulman*, signifie en arabe « lieu sacré, lieu in-

(dit l'Azraky), un groupe de la vierge Marie, avec l'enfant Jésus. L'amour de ce chiffre a gagné l'Occident. On m'a assuré, mais cela est plus croyable, qu'il y avait à Rome autant d'églises que de jours à l'an.

Donc le chiffre quatre cent quatre-vingts (qui est celui d'Hérodote), bien qu'il soit encore plus élevé que les deux autres, déjà énormes relativement à nos idées préconçues, ce chiffre doit, au premier aspect, nous inspirer plus de confiance, d'abord parce qu'il ne représente pas le nombre des jours de l'année, et ensuite parce qu'il ne représente pas un nombre rond. J'avoue cependant qu'il a un tort à mes yeux; mais ce n'est pas celui que tout le monde lui reproche: c'est précisément le tort contraire. Je le trouve un peu trop faible. Tel qu'il est, toutefois, on peut à la rigueur s'en accommoder.

Quatre cent quatre-vingts stades (480) font un peu plus de quatre-vingt-huit kilomètres, ou environ vingt lieues communes de France, à raison de quatre kilomètres quatre dixièmes par lieue, périphérie qui suppose un diamètre de plus de six lieues, ou de cinq lieues de côté, si la ville était carrée, comme Hérodote nous le donne à entendre très-distinctement; or, puisque nous avons deux lieues et demie du Birs au tumulus de Schutaytèh (supposé la tête du pont sur la rive droite de l'Euphrate), on voit qu'il nous reste encore plus d'une demi-lieue entre

violable. » En pays arabe, ce mot s'entend toujours du territoire sacré de la Mecque et de Médine : *el-haramayn* « les deux inviolables ».

le temple et le mur d'enceinte occidental, dans l'hypothèse où la vieille ville n'aurait eu qu'un peu plus de trois lieues de rayon, le milieu du quai étant pris pour centre. Mais rien ne prouve que les deux grandes divisions de Babylone fussent parfaitement égales, il y a même tout lieu de croire que la ville neuve (bâtie par le dernier grand roi des dynasties babyloniennes, c'est-à-dire, dans un seul règne), il y a tout lieu de croire, dis-je, que cette ville neuve, celle de la rive gauche, ne couvrait point un espace de terrain égal à celui qu'occupait la vieille ville, celle de la rive droite; et si cette vieille ville était plus grande que la nouvelle, le temple de Bélus pouvait se trouver au milieu, sans rien ajouter au chiffre d'Hérodote. Rien ne prouve non plus (selon une observation de Rich, page 145) que le mot *μέσος*, employé par Hérodote, signifie nécessairement le « centre mathématique » de chacune des deux divisions de Babylone, sans compter que cela serait absolument inadmissible pour la citadelle, du milieu de laquelle s'élevaient les jardins suspendus du palais neuf, attendu que ces jardins ne pouvaient point se passer du voisinage de l'Euphrate. J'emprunte ici à Rich le passage d'Hérodote relatif à la situation du temple et du seul palais dont il ait fait mention, lequel, bien évidemment, devait être le plus grand des deux, c'est-à-dire le palais neuf, si admirablement décrit par Ctésias; car ma confiance dans les descriptions de Ctésias est en raison directe de l'ignorance dont il a fait preuve en fait d'histoire et de géographie anciennes. Les

ignorants ont des yeux comme les savants, et ils s'en servent beaucoup mieux : « *Ἐν δὲ Φάρσεϊ ἑκατέρῳ τῆς πόλιος ἐτετείχιστο ἐν μέσῳ, ἐν τῷ ἦεν τὰ βασιλήϊα, περιβόλῳ τε μεγάλῳ τε καὶ ἰσχυρῷ· ἐν δὲ τῷ ἑτέρῳ, Διὸς Βήλου ἱρὸν χαλκόπυλον, κ. τ. λ.* » Assurément le *τε μεγάλῳ τε καὶ ἰσχυρῷ* ne peut convenir qu'au plus grand des deux palais décrits par Ctésias, et d'après lui par Diodore de Sicile ; mais il est bien clair qu'il ne pouvait pas se trouver au milieu géométrique de l'une des deux grandes divisions de Babylone ; car alors il y aurait eu des habitations particulières entre ce palais et le fleuve, ce qui est absurde. Ainsi, pour ce qui concerne le palais neuf, le milieu d'Hérodote, ou son *μέσος*, ne peut s'entendre que du milieu du quai, et comme l'enceinte extérieure du palais n'avait pas plus de trois kilomètres ou trois quarts de lieue de diamètre, il est difficile de croire qu'elle atteignît le milieu de la ville neuve, puisque la ville neuve n'aurait eu dans cette hypothèse qu'une lieue et demie de diamètre, ce qui établirait une trop grande disproportion entre les deux divisions principales de Babylone.

Dans ce même passage d'Hérodote, le mot *μέσος*, appliqué au temple de Bélus, n'a pas dû signifier le milieu des quais ou d'un quai, mais le milieu de la plus ancienne moitié de Babylone, celle de la rive droite. Or, ce que je puis certifier, pour l'avoir vu de mes yeux, en décembre dernier, à mon retour d'un pèlerinage au tombeau d'Ézéchiel, c'est qu'outre les tumulus de Schutaytèh et de Ghazâlèh, à la hau-

teur et à une heure du Kaṣr, outre ceux qui partent d'Ibrahîm el-Khatîb, et, de près ou de loin, se rattachent au Birs, et qui tous ont cela de commun que, relativement au fleuve ancien comme au fleuve moderne, ils restent en deçà de la tour de Bélus, c'est qu'outre ces tumulus, reconnus avant moi par Ker-Porter, j'ai découvert, à une heure environ au sud-ouest du Birs, et par conséquent au delà du même Birs, relativement à Hillah et au fleuve, plusieurs espaces jonchés de débris antiques, au milieu d'un fourré ou taillis beaucoup plus haut qu'aucun de ceux que j'aie encore rencontrés dans mes excursions. Cette découverte, toute fortuite, est uniquement due à mon impatience d'arriver au Birs, et de voir de près cette ruine grandiose, la seule de toutes les ruines babyloniennes à laquelle il soit permis d'appliquer cette ambitieuse épithète, mais qui, certes, y a bien droit. En revenant du tombeau d'Ézéchiel (que l'on nomme ici *El-Kefîl* « l'avocat, l'intercesseur) », j'avais quitté la grande route et mes compagnons, MM. Oppert et Brühl, pour marcher droit sur le Birs au travers des broussailles et des canaux d'irrigation, et, chemin faisant, je rencontrai de la manière la plus inattendue ces restes d'une haute antiquité, qui témoignent que le Birs est un centre de ruines, comme autrefois la tour de Bélus fut un centre d'habitations florissantes. Il n'est donc pas nécessaire, pour faire entrer dans l'enceinte de Babylone le premier et le plus ancien de tous les monuments chaldéens, de le reléguer dans un angle ou dans un coin de la grande

cité ; car si les ruines nouvellement découvertes faisaient partie de Babylone, et il n'est pas possible d'en douter, la tour de Bélus devait se trouver à plus d'une lieue du mur d'enceinte occidental, ce qui est plus que suffisant pour justifier le *ἐν μέσῳ* d'Hérodote.

Au surplus, je profite de la saison froide pour parcourir dans tous les sens cette portion arabique de l'ancienne Babylone, qui n'a pas encore été bien étudiée. J'en relèverai soigneusement tout ce qui est *sub dio;* mais je vous prie de ne pas perdre de vue qu'au moins dans cet espace dont tous les points furent successivement occupés et abandonnés par l'Euphrate, il y eut des édifices dont les substructions sont aujourd'hui couvertes de sept pieds de terre labourable, et dont quelques débris, imperceptibles à nos yeux, peuvent à peine révéler l'existence au ṣakkhâr le plus exercé. Et d'ailleurs, puisque l'on a retiré cette année du lit même de l'Euphrate des briques frappées au coin de Nabuchodonosor, et non pas tombées ou jetées dans le fleuve, mais faisant partie de massifs énormes, construits dans toutes les règles de l'art babylonien, et si près du palais neuf (le Kaṣr), que l'on est forcé de les y rattacher; qui oserait prononcer que ces substructions s'arrêtent au lit du fleuve, et ne se continuent pas sous les alluvions et les jardins de la moderne rive droite?.....

En réfléchissant à ces massifs de maçonnerie chaldéenne, qui servent aujourd'hui de lit au fleuve paradisiaque, dont nous ignorons encore la *puissance*,

et dont la surface est à soixante et quinze ou quatre-vingts pieds au-dessous de la surface générale des décombres du tumulus voisin, M. Thomas, architecte, se demandait, avec l'accent du désespoir : « Où donc faudra-t-il aller chercher l'ancien sol dans les excavations du Kaṣr? »

Je ne donnerai à cette question d'autre réponse que celle de Rich, confirmée par l'assentiment de toute la colonie archéologique de Bagdad, et le non succès de M. Layard en 1850. A l'époque où Rich visita les ruines du Kaṣr (1811), une tranchée de cinquante pieds de profondeur au-dessous de la surface générale des débris, avait été ouverte par les ṣakkhârah dans le cœur même du tumulus, et avait conduit à un passage souterrain de sept pieds de hauteur, recouvert ou plafonné de grandes pierres calcaires d'un mètre d'épaisseur, sur plusieurs mètres de longueur. Ce fut dans les dernières profondeurs (*in the greatest depth*, pag. 163) de cette tranchée à ciel ouvert (qui existait déjà lors de la visite de Beauchamp, mais qui est aujourd'hui en partie comblée), que Rich trouva des gâteaux de terre cuite avec figures et inscriptions cunéiformes. Cette profondeur extrême peut donc, selon les données du savant anglais, être estimée à environ cinquante-cinq pieds français au-dessous de la surface générale du Kaṣr, et c'est vraisemblablement d'après ce renseignement de Rich, que la colonie anglaise (et plus ou moins archéologique) de Bagdad a rendu cet oracle vrai, en un sens, pour ce qui concerne le Kaṣr, mais heu-

reusement démenti par les résultats obtenus sur d'autres points : « Que, sur le site de l'antique Babylone, il n'y avait rien à espérer d'une excavation qui ne serait pas poussée jusqu'à soixante pieds (anglais) de profondeur. »

Si les archéologues de Bagdad avaient eu connaissance des massifs de l'Euphrate, massifs dont les fondations sont encore à déterminer, ils n'auraient pas craint d'exiger un déblaiement de quatre-vingts ou quatre-vingt-dix de leurs pieds.

Vous comprenez, Monsieur, qu'il n'y a pas de galeries possibles dans un tas ou un mont de cailloux; or le tumulus, ou soi-disant tumulus du Kaṣr, n'est pas autre chose. Là il faut absolument travailler *sub dio*, à ciel ouvert, et transporter fort loin les déblais, si l'on veut échapper d'une part à l'encombrement, et d'autre part au danger de rendre inaccessibles, par la création d'une nouvelle montagne artificielle, les substructions qui peuvent se trouver cachées sous le sol de la plaine et au plus bas du vallon que l'on aura choisi pour déversoir. Les massifs du lit de l'Euphrate, et ceux de la plaine arabique, prouvent l'existence de ce danger d'une manière irréfutable; mais il en existe un autre, et encore plus grave. Si l'on essaye de mettre à nu ce qui reste au Kaṣr de maçonnerie compacte (je n'ose ajouter et *intacte!*), on reconnaîtra bientôt que des galeries furent autrefois percées dans le corps même du Kaṣr proprement dit, et aussi bas que possible, là où règne une constante humidité, défavorable à

l'extraction des briques; car, dans les parties exposées à l'air et au soleil, le mortier de chaux est invincible; on ne peut en détacher les briques que par fragments; et c'est uniquement à cette circonstance que nous sommes redevables de leur conservation. Ce qui reste de l'édifice antique est donc miné, perforé en tous sens. Par suite de ces dégradations, des blocs énormes s'en sont détachés, qui ne reposent aujourd'hui que sur des décombres; c'est dire que l'on ne pourra enlever les décombres sans provoquer leur chute, qui d'ailleurs n'aura aucun inconvénient si elle est ménagée avec prudence; malheureusement le danger n'est pas toujours évident; il y a telle partie de l'édifice qui semble tenir et ne tient à rien. Au commencement de ce siècle, de pauvres ouvriers furent ou écrasés ou enterrés vifs dans leurs propres galeries, et l'exploitation de ce point, jadis si tourmenté, si déchiré, semble aujourd'hui abandonnée. En résumé, l'œuvre inintelligente des anciens démolisseurs, et la témérité stupide de leurs enfants, que nous sommes bien forcés d'employer pour nos fouilles, rendront toujours extrêmement dangereuse toute tentative de déblaiement du Kaṣr. Nous l'avons reconnu, en août dernier, par notre propre expérience, alors qu'un bloc de maçonnerie de sept à huit mètres cubes se détacha subitement de la face septentrionale du Kaṣr, sur laquelle il semblait faire corps avec le reste de l'édifice [1], et faillit écraser six ou sept hommes d'un coup.

[1] Je viens d'apprendre de M. Thomas qu'il avait remarqué une

On m'a assuré que le bloc tomba à l'instant même où les ouvriers quittaient l'ouvrage, et qu'il s'en fallut de bien peu que nous n'eussions à déplorer un malheur affreux. Dans une tranchée ouverte à 'Amrân, j'ai perdu un ouvrier, dont l'épine dorsale avait été mortellement lésée par la chute d'une masse de décombres en surplomb. Avant de mourir, il a reconnu, devant moi et ses parents, qu'il avait été distinctement averti du danger, et n'avait tenu aucun compte de l'avertissement, à ce point qu'il était couché à l'ombre de la voûte suspecte, lorsque l'écroulement en eut lieu.

Des difficultés de cette nature, des dangers aussi réels, et que je me ferais conscience de dissimuler, paraîtront-ils assez graves pour faire renoncer à un déblaiement intégral ou partiel du Kaṣr? J'ose espérer que non; car il s'agit ici du palais d'un prince qui a été pour son siècle ce qu'Auguste fut pour le sien, et nous devons désirer ardemment de voir à nu tout ce qui en résulte et tout ce qui s'y rattache; mais ces difficultés, ces dangers bien évidents, nous font un devoir de solliciter l'adjonction d'un maître maçon, d'un homme pratique dans toute la force du terme. Un architecte dessinateur qui ne serait qu'artiste (ce mot étant pris dans le sens le plus relevé), ne remplirait pas les conditions d'un succès que nous devons souhaiter exempt de funérailles avec la même anxiété que nous le souhaitons éclatant et complet

lézarde et fait avertir les ouvriers, qui, selon leur usage, ne tinrent aucun compte de son avertissement.

sous le point de vue de la moisson archéologique et des résultats scientifiques. Je reviens à mon sujet, le plan topographique des principaux monuments de Babylone.

Diodore termine la description de cette vaste enceinte par un paragraphe entièrement consacré à l'obélisque, que, selon lui, ou plutôt selon Ctésias, « Sémiramis avait fait élever dans la rue la plus belle et la plus fréquentée de la ville, où il devint l'objet de l'admiration de tous les voyageurs. » Diodore range cet obélisque au nombre des sept merveilles.

Les deux principaux édifices de Babylone, le palais neuf et la tour de Bélus, étant déterminés et fixés, il serait naturel, dans la donnée des idées modernes, de considérer la ligne qui unit ces deux points, comme ayant dû coïncider avec la plus belle rue, ou l'artère majeure de la ville antique, en observant toutefois que cette rue devait appartenir en entier à la vieille cité, puisque le palais de Nabuchodonosor touchait par une extrémité à la rive gauche de l'Euphrate, tandis que la tour de Bélus était à une assez grande distance du fleuve, et de l'autre côté. Cependant, comme cette ligne, ou une ligne voisine, devait coïncider avec la route que suivait le roi quand il se rendait au temple, c'était, sans doute, sinon la rue, dans le sens moderne, du moins l'avenue la plus fréquentée de toute la ville. Ce serait donc sur un de ces points que, d'après le texte de Diodore, il faudrait chercher l'obélisque de Sémiramis. (La ligne de jonction du Kaṣr et du Birs court nord-

nord-est et sud-sud-ouest, d'où l'on peut conclure que l'Euphrate babylonien courait anciennement du nord-ouest au sud-est, approximativement). Mais l'obélisque ayant été renversé, on ne peut guère douter qu'il ne soit fracturé; et alors on devrait rencontrer, sur la plaine de la rive droite, quelques débris d'une roche quelconque; or tous les débris de ce genre se trouvent sur l'autre rive et dans la ville de Nabuchodonosor. Cela ne doit point étonner.

Nous savons, par le témoignage de Bérose, que Nabuchodonosor, et non Sémiramis, éleva les jardins suspendus. Nous avons acquis, au Birs, par le témoignage de nos yeux, la certitude d'un fait bien autrement important, à savoir que la tour de Bélus fut reconstruite en entier par ce même roi chaldéen, à la seule exception du soubassement, ou premier étage, qui est en briques rouges communes, non timbrées. Or il n'est pas croyable que celui qui bâtit le palais neuf, c'est-à-dire l'ensemble des bâtiments royaux, dont l'enceinte extérieure avait soixante stades, ou onze kilomètres de pourtour, ainsi qu'une tour d'un stade ou cinq cent soixante-neuf pieds de hauteur; il n'est pas croyable, dis-je, que celui qui fit de si grandes choses, et qui, d'ailleurs, avait étendu fort loin ses conquêtes, eût négligé d'en éterniser la mémoire par le monument triomphal de son temps, je veux dire par l'obélisque. Nabuchodonosor ne pouvait pas ne pas avoir son obélisque, aussi bien que les autres conquérants, égyptiens ou assyriens, antérieurs à son siècle.

Grâce aux progrès des études historiques, Sémiramis, à laquelle des Grecs ignorants firent honneur de toutes les merveilles de l'Orient, n'est plus aujourd'hui qu'un personnage mythique qui, dans la nuit des temps, se confond avec la Vénus asiatique ou céleste, Vénus-Uranie, tout comme la reine de Saba, à laquelle les Arabes ont attribué les grands travaux hydrauliques de Mareb, se confond avec Diane, Isis ou la lune. Dans la Géographie de Ptolémée, *ad Dianam* est un nom d'étape ou *diversorium* que l'on retrouve partout en Arabie. Sans aucun doute, des femmes d'un grand renom régnèrent autrefois, et dans l'Arabie méridionale, et en Chaldée. Vers l'époque d'Auguste, une femme régnait à Saba, et un poëte latin (que je ne puis citer, faute de mémoire), avait fait de ce cas particulier une règle générale, une loi constitutionnelle des Sabéens, qui, selon le sens du vers qu'il nous a laissé, étaient nécessairement gouvernés par des femmes; je me rappelle le sens, mais non le vers, non plus que le nom du poëte. Je me rappelle encore très-distinctement que les Arabes de Hédjâz faisaient autrefois de cette particularité la matière d'un reproche adressé à leurs voisins du Yaman. Il y a donc eu parité, non-seulement de religion, le ṣabéisme, mais encore le gouvernement accidentel (le gouvernement féminin), entre les Arabes du midi et les Chaldéens du midi, entre les Chusites de l'Arabie et les Chusites de la Chaldée. Mais il ne s'ensuit pas nécessairement que les merveilles de

Babylone fussent l'œuvre de la Sémiramis grecque, ou que la digue de Mareb fût celle de la Bilkîs arabe *maàddique.* Si donc l'obélisque unique qui ornait Babylone au temps de Ctésias fut l'œuvre de Nabuchodonosor, il est naturel de supposer qu'il en fit une des principales décorations de sa ville de prédilection, de la nouvelle Babylone de la rive gauche. Il ne faut donc pas s'étonner de rencontrer sur la rive gauche, à l'exclusion de la rive droite, tous ces fragments de roches monumentales, étrangères au sol de la Chaldée méridionale, et qui ont dû être apportées ici des montagnes de l'Arménie, comme le dit expressément Diodore d'après Ctésias, et comme le prouve péremptoirement le témoignage irrécusable de nos yeux. En sa qualité de médecin, Ctésias avait le droit d'ignorer l'histoire ancienne; mais il était tenu d'avoir de bons yeux, et il ne lui était pas permis d'être mauvais observateur.

Il faudrait donc chercher les fragments de l'obélisque, soit sur la rive gauche moderne et dans un rayon d'une lieue à partir du Kaṣr, soit dans le voisinage de la moderne rive droite et sous les alluvions de l'Euphrate; car, ainsi que je l'ai exposé, une grande partie de ce qui est aujourd'hui Arabie devait être Mésopotamie à l'époque de Nabuchodonosor.

Ici, comme ailleurs, comme en Égypte, par exemple, la capitale de l'empire a marché. En Égypte, Babylone (de saint Pierre) a succédé à Memphis, Fostât à Babylone de saint Pierre, et le Caire à Fos-

tât. Ici, comme en Égypte, la capitale a progressé du nord, et de l'ouest à l'est.

De toutes les villes chaldéennes, Warkâ, en basse Chaldée, dont les ruines sont indiquées sur la carte du colonel Chesney (feuille IX), avec cette étiquette : « *'Irák, 'Irkáh, or el-Asáyiah,........ supposed to be the primeval city of* ERECH, » Warkâ serait la plus ancienne, selon le colonel Rawlinson. C'est effectivement quelque part de ce côté-là qu'Arrien place les tombeaux de certains anciens rois assyriens (c'est son *gentilium*), près desquels Alexandre passa, dans sa navigation du bas Euphrate. Après Warkâ, parfaitement reproduite dans les *Orchoeni* de Pline (*Hist. nat.* VI, 30), s'éleva Niffar, beaucoup plus près d'ici, et que M. Oppert et moi retrouvons dans le même passage de Pline (dont je lui dois la connaissance), sous la forme *Hippareni.* Le même nom se rencontre, avec un Σ, *sigma* initial, au lieu de H romain, ainsi que M. Oppert me l'a encore fait observer dans un passage d'Abydenus (*ad calcem Berosi*), où il est question d'un λάκκος Σιππαρήνων. On ne peut pas douter que le nom grec et le nom latin ne se rapportent aux habitants d'une seule et même ville; or, nous ne voyons, en Babylonie et en Chaldée, que les ruines de Niffar auxquelles on puisse appliquer ce nom, et cela indépendamment de toute analogie lexicographique; et n'est-il pas bien remarquable que M. Oppert lise ces deux noms (de *Warkâ* et *Niffar*), outre celui de *Babel*, sur nos estampilles royales? (Au surplus, le colonel Rawlinson n'approuve pas cette lecture.)

La troisième capitale, dans l'ordre chronologique, fut Babylone. Or, à Babylone, le vieux palais du sud-ouest fut déserté après la mort de Nabopalassar. Un palais neuf et une ville nouvelle s'élevèrent sur la rive gauche du fleuve, au nord-est de la vieille ville, et Nabuchodonosor y fixa sa résidence. Ce fut dans ce palais neuf, dans ce Παράδεισος ou paradis, qu'Alexandre termina sa carrière.

La tour de Oumm-Ghayr (*Makiar tower*, Chesney, f. IX), au nord-ouest et à peu de distance de Soûk-es-Schoyoûkh, située en Arabie, aussi bien que la tour de Bélus (le Birs), est encore plus méridionale que Warkâ, et paraît, ou de la même date, ou d'une époque antérieure. Selon la loi de translation, cette tour de Oumm-Ghayr (ou *Moughayyér*[1]) devrait être la plus ancienne de toutes, et par conséquent la vraie tour de Babel. Celle du Birs n'a d'antique ou véritablement antique que le soubassement; tout le reste est marqué au coin de Nabuchodonosor, c'est-à-dire comparativement moderne. Les tours ou temples observatoires, situés en Mésopotamie, comme El-Oḥaymir et 'Akerkoûf, sont de proportions bien inférieures à celles du Birs ou de Moughayyér (Oumm-Ghayyér), qui, l'un et l'autre, doivent remonter à une très-haute antiquité. Observez que la loi de translation est double : la progression des capitales a eu constamment lieu, d'une part, du midi au nord, et, d'autre part, d'occident en orient. Ainsi, le Birs,

[1] Le véritable nom de l'endroit est *Moukayyar* مقير (cimenté avec le bitume).

quoique relativement septentrional, peut, comme occidental, remonter à une époque très-reculée, tandis qu'une ville telle que Niffar, par exemple, dont la situation est plus orientale que celle de Babylone, peut cependant prétendre à une plus haute antiquité, parce qu'elle est plus au sud.

Je viens de dire que le dernier grand roi des dynasties chaldéennes transféra sa résidence du vieux palais au palais neuf, c'est-à-dire du sud-ouest au nord-est.

Après la conquête persane, ce palais neuf fut, pendant une partie de l'année, la résidence des Achéménides. Ils passaient le reste de l'année en Perse, à Suse ou à Ecbatane, et ne furent jamais tentés, que je sache, d'aller s'établir en Arabie.

Après la mort d'Alexandre, Babylone, ancienne et nouvelle, fut abandonnée pour Séleucie, Séleucie pour Ctésiphon ou Madâïn, et Madâïn pour Bagdad; enfin, et toujours selon la même loi, Bagdad de la rive droite du Tigre, pour Bagdad de la rive gauche. Les califes arabes, qui s'étaient d'abord établis à Koûfah, près d'un canal occidental de l'Euphrate, ont procédé et progressé dans le même sens que Nemrod et ses Chusites l'avaient fait deux ou trois mille ans plus tôt. Ce parallélisme des deux marches ne suffirait-il pas, à défaut des textes bibliques, pour indiquer, sinon une même origine, du moins deux points de départ très-voisins l'un de l'autre? Et n'est-il pas bien naturel que l'itinéraire des Ismaëlites, qui venaient de la Mecque, reste au nord de celui des

Chusites, qui étaient venus du Hadramaut, ou du pays de Mahrah? Dans l'hypothèse des Chusites arabes, il y a une loi évidente, à laquelle les deux marches furent assujetties. Dans l'hypothèse des Chusites persans, il n'y a pas de loi saisissable; et l'on ne peut plus rendre raison de l'emplacement du temple de Bélus, ou de celui dont les ruines sont à Moughayyér. Comment concevoir, en effet, que des Cosséens, partis de la Susiane, aient voulu bâtir, au delà de l'Euphrate et en Arabie, les plus fameux temples de leur dieu national? (Je dis au delà de l'Euphrate relativement à Suse.)

Quant au passage de la *Genèse* (XI, 2) qui semble donner gain de cause à l'hypothèse des Chusites du Khouzistân, *cumque proficiscerentur de Oriente, invenerunt campum in terra Sennaar,* je ne pense pas que l'écrivain sacré ait voulu y exprimer la direction ou le sens de la marche des petits-fils de Noé; mais, autant que j'en puis juger, il a voulu dire que ces premiers voyageurs, ou ces premiers nomades, partirent d'un point situé à l'orient de celui où il écrivait, c'est-à-dire d'un point quelconque plus oriental que Jérusalem ou l'Arabie-Pétrée, par conséquent un point quelconque des deux Arabies, déserte et heureuse, en sorte que, dans ce célèbre passage, le sens le plus large serait en même temps le plus exact[1]. Très-riche de détails pour ce qui concerne les peuples et les tribus répandus autour de la Palestine, mais

[1] Il y a mieux : selon Gesenius, *mikkĕdĕm* מִקֶּדֶם ne signifierait pas *de oriente*, mais bien *versus orientem*, *gegen ost.*

surtout les tribus arabes, l'ethnographie biblique de la *Genèse* ne s'étend pas, du côté de l'orient, au delà de Élam, la Perse, contrée qu'elle se borne à nommer, mais sur laquelle elle ne nous donne aucun renseignement particulier. De son point de vue mythique, Élam est l'aîné des enfants de Sem; mais tandis qu'elle enregistre les noms des enfants d'Aram, son frère, et ceux de tous les descendants d'Arphaxad, son autre frère, d'un côté jusqu'aux Joctanides du Yaman, et, de l'autre, jusqu'aux Abrahamides, elle ne nomme ni les fils d'Élam, ni ceux d'Assur, ce qui veut dire qu'elle n'a rien à nous apprendre sur les villes ou les provinces, ou les différentes peuplades de la Perse ou de l'Assyrie. Il n'y a donc pas lieu à chercher dans la *Genèse* les Cosséens de la Susiane.

Mais j'ai d'autres considérations à faire valoir en faveur des Chusites arabes.

Dans la langue du Mahrah, qui n'est point l'arabe, comme vous le savez, quoiqu'elle se parle en Arabie, puisque les Arabes du Hédjâz, et même ceux du Yamân et du Hadramaut, ne la comprennent pas; dans la langue du Mahrah, le *schîn* (ش) est l'affixe de la troisième personne du singulier masculin. Or il se trouve que c'est aussi le cas pour l'ancienne langue babylonienne, en tant qu'on a pu la déchiffrer jusqu'à ce jour.

Veuillez rapprocher ce fait, qui, pour un philologue, a une grande portée ethnographique, des généalogies bibliques, suivant lesquelles Nemrod était

fils de Chus, et Saba (écrit avec un *schîn*), fils de Regma, fils de Chus. Remarquez bien que je ne parle pas ici de l'aîné des fils de Chus, dont le nom s'écrit avec un *samech* (ס), et dont la résidence est controversée, celui-là peut être Africain, comme il peut être Arabe. Je parle du Saba qui est très-souvent concomitant de Dedân, dont le nom doit se prononcer (en hébreu) *Schevâ* ou *Schebâ*, et qui s'enrichit par le commerce de l'encens et de la myrrhe. L'un et l'autre figurent parmi les Chusites au verset 7 du chap. x. Il est vrai que, selon le verset 27 du même chapitre, ce même Saba (ou Schebâ) écrit avec un *schîn* est présenté, non plus comme petit-fils de Chus, mais comme fils de Joctan, et par conséquent hébreu, c'est-à-dire Sémite de la tige d'Héber, de la même tige qu'Abraham. Mais cette contradiction apparente est une précieuse donnée historique, qui se traduit de la manière la plus simple par la superposition des Joctanides sur les Chusites de l'Arabie méridionale, ou l'immigration des enfants de Joctan dans l'Yémen et le Hadramaut, à une époque bien antérieure à la migration d'Abraham. A dater de cette colonisation, Saba (ou Schebâ), qui, dans l'origine, était purement Chusite, devint moitié Chusite et moitié Sémite. Quant au verset 3 du chap. xxv, d'après lequel Saba et Dedân eussent été, l'un et l'autre, petits-fils d'Abraham par Céthura, c'est une opinion à part, que le compilateur sacré a bien voulu accueillir, soit au même titre que celle du chap. x, v. 27, et pour indiquer une colonisation postérieure

à celle des Joctanides, soit conformément à l'usage presque universel et apparemment fort ancien des écrivains orientaux, de présenter *ex æquo*, et indépendamment de toute critique, les opinions appuyées d'une autorité quelconque, au sujet de la question particulière qu'ils se trouvent dans le cas de traiter. En général, ils ne donnent point de solution nouvelle à la question proposée; mais ils vous donnent le choix entre toutes les solutions préexistantes, et quelquefois se permettent de le diriger en manifestant une préférence décidée pour l'une ou pour l'autre. En ce qui touche l'écrivain sacré, il est évident qu'il a dû se borner à l'enregistrement des opinions qui avaient cours de son temps, sans se préoccuper aucunement des contradictions apparentes ou réelles. Le génie souverainement dogmatique du livre par excellence repoussait toute discussion.

Pour nous, nous sommes appelés à faire un choix; mais, quand il s'agit de Nemrod, pouvons-nous hésiter entre le plus ancien texte et les textes postérieurs? Et n'est-il pas évident que nous devons donner la préférence au verset 7 du chap. x, suivant lequel Saba et Dedân sont neveux de Nemrod?

Outre ce personnage, qui, en sa qualité de personnage historique très-réel, a eu les honneurs d'une mention particulière au chap. x de la Genèse (*porro Chus genuit Nemrod*), outre son nom et celui des villes qu'il fonda, la Bible nous donne la liste de ses frères, au nombre de cinq, et les noms de deux de ses neveux, Saba et Dedân. Mais il ne s'agit plus ici

d'existences individuelles; car les sept derniers noms représentent autant de villes ou de tribus, appartenant, pour la plupart, à l'Arabie méridionale, et dont deux seulement peuvent être cherchés et trouvés sur la côte d'Afrique qui la regarde. Or, si toute la famille de Nemrod, tous ses frères et tous ses neveux se trouvaient en Arabie et en Afrique, comment Nemrod serait-il parti de la Perse pour venir en Babylonie?....

Il faut donc, ou rejeter entièrement le témoignage historique de la Bible, ou renoncer à chercher les Chusites dans la Susiane; et, d'ailleurs, ainsi que je l'ai observé, la Susiane était une province de la Perse, de cette contrée que la Genèse nomme *Élam*, et qu'elle déclare purement et simplement Sémite, sans autre explication. Élam est l'aîné des fils de Sem, frère aîné de Japhet, et la Bible ne nomme pas ses enfants.

Je me résume en ces termes : « S'il reste encore aujourd'hui quelque chose de la langue que parlaient les anciens Babyloniens, c'est chez leurs frères du pays de Mahrah qu'il faut aller chercher ce reste. » Je n'ai pas besoin d'ajouter que c'est aux Anglais d'Aden, ou aux missionnaires allemands, qu'il appartient de nous doter d'une grammaire et d'un dictionnaire de la langue de Mahrah. Le savant et courageux docteur Krapf a déjà eu occasion d'attaquer cette langue mystérieuse, et il est permis d'espérer qu'il achèvera ce qu'il a si bien commencé.

Les noms de Saba et Dedân se trouvant très-sou-

vent en concomitance dans la sainte Écriture, et Saba désignant une ville de Yamân, qui fut autrefois la plus riche de toute l'Arabie et la capitale de la *reine du midi*, comme l'Évangile l'appelle, il est naturel de supposer que Dedân, qui ne figure point à côté de Saba dans le dénombrement des enfants de Joctan, représente, non pas tout le nord de l'Arabie, relativement aux Joctanides (qui avaient la position la plus méridionale possible), mais une grande partie de la région située au nord du Yamân proprement dit, et qui est connue de nos jours sous le nom très-élastique de Hédjâz. Le double *daleth* de Dedân, qui est dans la Bible nom d'homme et de peuple ou peuplade, se retrouve dans *Oudd* et *Oudad*, noms de deux ancêtres de Mahomet, antérieurs à 'Adnân, son vingtième aïeul, dans lesquels le double *dâl* a pour *fulcrum* ou point d'appui un *alif*, dont l'absence est compensée en hébreu par la désinence adjective *ân* (ָן). Or le passage relatif aux enfants de Céthura est extrêmement précieux, en ce qu'il nous donne la composition ou les parties constituantes de la grande peuplade de Dedân, assez importante du moins pour se trouver en concomitance avec Saba, comme aujourd'hui le Hédjâz avec le Yamân. *Filii Dedan fuerunt Assurim, et Latusim, et Loommim.* (*Genèse*, xxv, 3.) On a remarqué depuis longtemps que les deux derniers noms représentent deux anciennes tribus, évanouies bien avant l'époque de Mahomet, mais dont les historiens arabes ont gardé le souvenir; ce sont *Tasm* طَسْم et *Oumayyém*

أُمَيّم, noms qui ne peuvent se rapporter qu'à la zone centrale de la péninsule arabique, puisque, dans la plus haute antiquité arabe, tout le midi de la péninsule était occupé par la tribu de 'Aad; ils appartiennent, d'ailleurs, bien évidemment à la langue du Hédjâz, et non au dialecte yamânique. Enfin, M. Oppert a appelé mon attention sur deux passages d'Ézéchiel (xxvii, 15 et 20), relatifs au commerce de Dedân avec Tyr. Ce commerce consistait en ébène et ivoire pour une certaine fraction de la race de Dedân, et en tapis pour une autre. Encore à présent, tous les Arabes nomades font eux-mêmes leurs tapis; c'est un des nombreux travaux dont leurs femmes sont chargées. Quant à l'ivoire et à l'ébène, les habitants de la côte occidentale d'Arabie n'avaient qu'un golfe étroit à traverser pour se transporter sur la côte d'Afrique, où ils pouvaient se procurer ces deux articles, depuis Sawâkin jusqu'au détroit, et sans sortir de la mer Rouge. On peut donc dire que Saba et Dedân représentent très-bien par leur réunion le territoire compris aujourd'hui sous les deux noms de Yamân et Hedjâz, et cela dans le sens large comme dans le sens étroit.

Je crois vous avoir dit que M. Oppert lit le nom de *Nibrod*, précédé du signe idéographique qui veut dire *fils*, sur la plupart de nos briques, et particulièrement sur celles de Nabuchodonosor. Mais il ne faudrait pas conclure de ce qui précède, que je considère les Chaldéens ou Khasdîm comme Chusites; car je les crois Sémites, soit de la tige d'Assur, soit

plutôt, comme les Hébreux, de la tige d'Arphaxad, d'après ce passage si remarquable de Judith (v, 6 et 7): *Populus iste ex progenie Chaldæorum est. Hic primum in Mesopotamia habitavit, etc.* Mais la famille régnante devait appartenir à une autre race, et avoir une langue particulière, du moins à l'époque de l'invasion.

Je m'étais demandé toute ma vie si le zodiaque était d'invention égyptienne ou chaldéenne. J'ai enfin trouvé la réponse à cette question dans le premier courant d'eau douce que je rencontrai en sortant d'Alep, et dans tous ceux que j'ai traversés depuis, y compris l'Euphrate. Le crabe ou cancre (en latin *cancer*, en arabe *saratân*, ou *abou djenayb*, «qui va de côté»), le crabe est un des signes du zodiaque, signe que nous avons très-mal à propos confondu avec l'écrevisse, ou plutôt que nous avons transformé en écrevisse. Or ce crustacé ne se rencontre point dans le Nil, et certes les prêtres égyptiens n'auraient pas été chercher un symbole dans la mer, qu'ils détestaient à l'égal du désert. Donc le zodiaque, par cela seul qu'il contient le signe du Cancer (je ne parle pas du scorpion, commun à l'Égypte et à la Chaldée), est nécessairement d'origine chaldéenne. Il n'y a pas plus de crabes que de chameaux sur les bas-reliefs égyptiens, tandis que ce coquillage alterne avec les poissons dans les fleuves figurés sur les bas-reliefs de Nimroud. *Pauca intelligenti!* C'est à vous et non à moi que j'applique l'épithète.

Depuis le fatal événement du 8 septembre, mais

surtout depuis l'expédition des derniers comptes rendus, tant au ministère qu'à l'Académie, des résultats matériels et spéculatifs de notre campagne archéologique, j'ai cru devoir donner toutes mes pensées à la recherche de l'ancien site de Babylone, qui, non-seulement n'a point encore été déterminé d'une manière précise, mais ne me paraît pas même avoir été indiqué avec une approximation tant soit peu satisfaisante. L'incertitude sur ce sujet intéressant se prolonge tellement, qu'encore à présent, après les études de Rich, Ker-Porter, et B. Fraser, l'opinion de Rennel, qui voulait faire tenir Babylone dans une enceinte plus étroite que celle de Paris, trouve des partisans parmi les autorités les plus compétentes et les plus respectables. N'étant pas dessinateur, je ne puis pas remplacer M. Thomas pour l'exécution d'un plan. Mais comme nous possédons une carte à grands points du cours de l'Euphrate, celle du colonel Chesney, dressée sur une échelle d'un quart de pouce pour mille anglais, il me sera facile, en vous référant à cette carte, de déterminer, de la manière la plus précise et la plus intelligible, les points par lesquels je fais passer l'ancien mur d'enceinte, et, par cela même, toute la surface de terrain que j'assigne à l'aire de Babylone antique.

Les mesures qu'Hérodote nous a transmises, pour la périphérie du mur ou des murs d'enceinte, sont, ainsi que nous l'avons reconnu, dignes de toute notre confiance; d'autant plus que ce grave historien ne se borne pas à nous donner la longueur totale du

mur d'enceinte; il nous le détaille : « C'est, dit-il, un tétragone dont chaque côté a cent vingt stades de longueur, ce qui fait en tout quatre cent quatre-vingts stades » (olympiques). On ne peut pas être plus explicite, et, à moins de refuser toute espèce de confiance au père de l'histoire, il faut accepter cette donnée, qui se trouve d'ailleurs en parfaite harmonie avec les dimensions de Ninive, fournies par Diodore de Sicile, et reconnues exactes par M. Layard. (*Nineveh and its remains*, vol. II, p. 247.)

Or cent vingt stades font, à très-peu près, quatorze milles anglais, et très-exactement cinq lieues communes de France de vingt-cinq au degré, le stade olympique étant reconnu égal à cent quatre-vingt-quatre mètres huit décimètres. Sur la carte de Chesney, cent vingt stades (cinq lieues ou quatorze milles) sont représentés par une longueur d'environ neuf centimètres, ou un peu plus de trois pouces un quart, longueur bien suffisante pour la vision distincte des points de l'aire de Babylone, dont nous avons à étudier les positions relatives.

Pour la partie du cours de l'Euphrate qui va nous occuper, nous avons un point à peu près central (Hillah, d'où je vous écris), dont la position est fixée astronomiquement par les ingénieurs anglais, et, quoique leur nomenclature arabe des lieux fourmille d'erreurs, je ne vois aucune raison plausible de suspecter *a priori* l'exactitude de leur tracé.

Cela posé, Hérodote nous enseigne que la ville était partagée en deux par l'Euphrate, et que les prin-

cipaux édifices dont elle s'énorgueillissait à bon droit, le temple de Bélus et le palais du roi, étaient situés chacun *au milieu* d'une de ses deux divisions naturelles. Nous avons reconnu d'autre part, et fixé sur les lieux, la position du temple et celle du palais; mais la distance qui les sépare sur la carte anglaise est précisément de dix milles (dix) en ligne directe, d'où l'on peut déduire immédiatement que le *milieu* d'Hérodote n'est point un milieu géométrique, mais simplement un point dans l'intérieur de chaque division.

D'un autre côté, comme le *grand palais* ou *palais neuf* (le seul dont Hérodote ait parlé, puisqu'il ne fait mention que d'un seul palais), comme ce grand *palais neuf*, du milieu duquel s'élevaient par gradins les jardins suspendus, devait nécessairement se trouver dans le voisinage du fleuve, tant pour l'agrément du site, que pour les besoins d'un arrosement continuel, il est bien naturel de supposer que le *ἐν μέσῳ* d'Hérodote, appliqué à cet édifice, doit s'entendre d'un point voisin du milieu du quai de la rive gauche, et, par conséquent, peu éloigné du centre général de Babylone, en sorte que, du haut de son *paradis*, le roi chaldéen pût observer ce qui se passait dans les différents quartiers de sa capitale, comme le dit Ctésias de cette *Sémiramis* à laquelle les Grecs voulaient tout rapporter.

Ces données suffisent pour *construire*, sur la carte, les murs d'enceinte, ou, ce qui revient au même, l'aire de Babylone antique, telle qu'Hérodote la vit

moins de cinquante ans après les dévastations de Xerxès, et telle, à peu près, que la put voir Daniel, puisque le Παράδεισος, ou jardin aérien, subsistait encore au temps d'Alexandre, qui, comme vous le savez, y termina sa carrière. Il ne nous reste, en effet, qu'à prendre un carré de cinq lieues ou quatorze milles anglais de côté, réduit à l'échelle de notre carte, c'est-à-dire, à un peu moins de neuf centimètres, et à chercher quelle sera, de toutes les positions qu'on peut lui donner autour de nos deux points fixes (le temple et le palais), celle qui satisfait avec la plus grande approximation possible à la double donnée d'Hérodote, le *μέσος* du palais, qui ne doit pas être trop éloigné du milieu du quai, et le *μέσος* de la tour, qui ne doit pas être trop rapproché des murs d'enceinte.

A cet effet, je me suis servi d'un carré de papier transparent d'un peu moins de neuf centimètres de côté (correspondant à quatorze milles de l'échelle de Chesney), et, en parlant de cette appréciation, hypothétique à la vérité, mais rationnelle, *ni fallor*, « que, pour justifier le *ἐν μέσῳ* d'Hérodote, appliqué à la tour de Bélus, il fallait concevoir cette tour à une distance d'au moins trois milles anglais, ou une lieue de France, du mur d'enceinte le plus rapproché, » j'ai tracé dans un des angles de mon carré transparent un petit carré de trois milles anglais de côté, et, posant le sommet de l'angle intérieur de ce petit carré sur le point culminant du Birs de la carte anglaise, j'ai fait tourner mon transparent autour de

ce point, jusqu'à ce que je rencontrasse la situation qui mettait le palais le plus près possible du centre des quais, sans établir toutefois (eu égard au cours actuel de l'Euphrate) une trop grande disproportion entre les deux divisions naturelles de Babylone, entre la ville arabique et la ville mésopotamique.

Cette position trouvée, et, par elle, satisfaites les conditions que nous impose le texte d'Hérodote, en tant que ces conditions sont compatibles entre elles (eu égard à nos deux points fixes et au cours actuel de l'Euphrate), j'ai tracé mon carré babylonien sur la carte anglaise,...... et la seule inspection de ce tracé m'a révélé un fait aussi frappant qu'il était imprévu, je l'avoue, à savoir : que les quatre angles, non pas les quatre côtés, mais les quatre angles du tétragone d'Hérodote, représenté par un carré, regardaient les quatre points cardinaux de la sphère, avec une précision rigoureusement égale à celle de l'orientation de la carte de Chesney, de telle sorte qu'en procédant humblement par la voie des tâtonnements, j'ai obtenu, sans l'avoir cherché, un résultat géométrique qui est pour moi de la plus haute importance, ainsi que vous pourrez en juger par la suite de cette lettre.

Avant toutes choses, je dois vous dire, pour fixer la position de mon carré sur la carte anglaise, que sa diagonale nord et sud part de *Moḥâwîl khân* (محاويل خان), en d'autres termes : le sommet de l'angle septentrional du grand carré babylonien coïncide avec le khân (caravansérail) de Moḥâwîl, qui est, comme

vous le savez, le point où tous les voyageurs, venant de Bagdad, s'accordent à faire commencer la série des tumulus.

Maintenant, veuillez observer que la situation, ou, pour mieux dire, l'orientation de mon carré, est inverse de celle qu'on se représente ordinairement d'après les descriptions antiques, en faisant couler le fleuve droit au sud, et en supposant, avec d'Anville, qu'il partageait la grande cité en deux parallélogrammes égaux, l'un oriental, l'autre occidental. Dans l'état actuel du cours de l'Euphrate, l'aire de Babylone se trouve divisée en deux parties, l'une au nord-est, l'autre au sud-ouest, la première à peine égale à la moitié de la seconde, l'une et l'autre terminées, d'ailleurs, par quatre lignes, dont trois droites, et la quatrième, dessinée par les sinuosités de l'Euphrate, au nombre de douze ou quinze.

Si, comme je n'en doute pas, l'Euphrate coulait autrefois plus à l'ouest, au moins dans la partie septentrionale de son cours *intra muros*, les deux divisions de l'antique Babylone étaient peut-être alors un peu moins inégales; la cité arabique n'aurait peut-être pas eu, dans cette hypothèse, une aire double de la cité mésopotamique; mais d'une part, cette hypothèse place le point où nous avons recueilli nos briques émaillées, et qui est nécessairement le point central du palais de Nabuchodonosor, le site de la citadelle et des jardins suspendus, à plus de deux milles du bord du fleuve; et, d'autre part, comme la rive droite, pour une bonne demi-heure à l'amont

de Hillah, et jusques à environ une heure et demie à l'aval de cette ville, est plus escarpée que la rive gauche, il est évident que, au moins dans ces derniers siècles, les empiétements de l'Euphrate ont eu lieu, pour toute cette longueur, en sens inverse de la déclinaison ou variation orientale, dont j'ai parlé à propos des ruines de la rive gauche, celles du Kaṣr. Il est donc impossible d'admettre que l'ancien lit de l'Euphrate fût très-éloigné du lit actuel; mais il est bien digne de remarque que l'opposition des escarpements des deux rives, considérées *intra muros* dans leurs moitiés septentrionale et méridionale, nous conduit sans effort et le plus naturellement du monde à cette conclusion historique : « que l'encaissement de l'Euphrate était rectiligne, et parallèle à deux des murs de la ville; que, par conséquent, il divisait Babylone en deux rectangles. » Et je considère encore ce résultat comme une confirmation de mon tracé de l'aire de Babylone, bien qu'assurément les deux rectangles n'aient pas pu être égaux en surface, ou, ce qui revient au même, en largeur. Les mesures d'Hérodote étant acceptées pour la périphérie totale de l'enceinte et la longueur de chaque côté de son tétragone, l'Euphrate n'aurait pu diviser la ville en deux rectangles égaux, ou presque égaux, que dans deux hypothèses également inadmissibles, soit à la condition de reléguer le temple de Bélus vers le sommet de l'angle méridional du carré babylonien, ou de l'adosser au mur d'enceinte du sud-ouest, et le *ἐν μέσῳ* d'Hérodote s'y oppose, quelque élasticité que

l'on accorde à ce terme, soit à la condition de faire couler le fleuve à une distance du centre du Kasr égale à quatre milles anglais, c'est-à-dire plus considérable que le diamètre de l'aire des bâtiments royaux, dont l'enceinte extérieure n'avait que soixante stades, ou onze kilomètres, de pourtour.

De ce dernier point de vue, qui est celui que j'avais adopté dans le principe, le lit de l'Euphrate aurait été, dans les temps anciens, beaucoup plus occidental que de nos jours, au moins pour toute la partie de son cours qui avait été encaissée et se prolongeait fort loin *extra muros*, tant à l'amont qu'à l'aval de Babylone. Alors les deux rectangles, arabique et mésopotamique, se trouvant égaux, la tour de Bélus y aurait gagné une position un peu plus centrale dans le premier, en ce sens qu'elle eût été moins éloignée du fleuve; mais, en échappant à une difficulté secondaire, nous nous créons, par cette hypothèse, une difficulté majeure, puisque, alors, le palais neuf, le grand palais, et son paradis, se seraient trouvés, comme je viens de le dire, à quatre milles du fleuve. Or cette distance est inadmissible pour le site d'un lieu de plaisance, dont les plateformes devaient en dominer toute la nappe, dont la citadelle devait en commander le cours, selon la description de Ctésias, qui place les deux palais aux deux extrémités du pont unique jeté entre les deux rives. Il ne faut point oublier que le paradis occupait le centre du palais-citadelle, ou grand palais; je ne parle pas d'un arrosement quotidien, ni de la

masse d'eau qu'il fallait faire monter journellement à plusieurs centaines de pieds de hauteur verticale, au moyen d'une machine hydraulique, parce que cette machine pouvait puiser l'eau du fleuve dans un canal souterrain, et que ce canal a dû exister de toute nécessité, attendu que la citadelle, et le paradis qui la couronnait, étaient environnés d'une triple enceinte dont la plus extérieure devait atteindre le quai vis-à-vis de la tête orientale du pont; mais on ne peut pas admettre une plus grande distance (de la prise d'eau à la base des jardins) que celle qui résulte de cette donnée. La description de Ctésias et sa localisation du grand palais sont ici d'accord avec la raison, à part la situation de ce palais relativement à l'autre, ou sa position sur la rive droite, qui n'est peut-être, après tout, qu'une erreur de Diodore, ou de ses copistes, comparable à cette autre erreur si célèbre, selon laquelle Ninive aurait été baignée par l'Euphrate.

Mais, indépendamment de ces considérations, qui, je l'avoue, me paraissent complétement suffisantes pour justifier ma circonscription de l'aire de Babylone, il en est une qui se rattache au fait inattendu de l'orientation exacte des angles du carré babylonien, et qui me paraît bien digne de fixer votre attention. Je m'explique sommairement, et par anticipation, en vous annonçant que, sans sortir des murs de Babylone, j'ai eu l'occasion de constater un fait, non encore observé, et géométriquement parallèle au premier.

Sans donner ici (ce que je devrai faire plus tard) une description complète de la tour de Bélus, et, en général, des tours de Bélus [1], je me bornerai à vous rappeler, pour le besoin de ma thèse, que ces singuliers monuments religieux sont des massifs de maçonnerie, les uns en briques cuites, les autres en briques crues, massifs que je déclarerais compactes, absolument parlant, et dans toute la force du terme, s'ils n'étaient perforés d'outre en outre dans deux directions horizontales et perpendiculaires entre elles, et percés à jour de petites ouvertures rhomboïdales d'un diamètre qui varie selon les proportions de l'édifice, mais toujours assez petit pour que la solidité de la masse n'en soit nullement compromise.

Dans le Birs, c'est-à-dire dans la tour babylonienne et métropolitaine, ces ouvertures sont de dix-sept centimètres de hauteur sur douze centimètres de largeur, disposées en quinconce ou à peu près, et à deux mètres quarante centimètres d'intervalle (horizontal et vertical). Niebuhr, qui les observa le premier, en devina la destination, avec sa

[1] Telles que le Moukayyar, situé à cent vingt-cinq milles au sud-est du Birs, comme le Birs, en Arabie, et, après le Birs, tout ce que nous avons de plus gigantesque (deux cents pieds de hauteur) en fait de ruines chaldéennes, telles que l'Ohaymir (Heimar), à dix milles nord-est de Hillah, telles que 'Akerkoûf, près de Bagdad, telles enfin que le Mokhattat, dont le nom seul était connu depuis Rich, et que je pense avoir vu le premier dans une de mes excursions à plus de quatre lieues et demie au sud-sud-est de Hillah, sans compter celles qui n'ont pas encore été reconnues, ou bien définies, entre Bagdad, Séleucie et Babylone.

8.

sagacité ordinaire, en indiquant que ce devaient être des conduits à air, ménagés, dès l'origine, tant pour accélérer la dessiccation du massif encore frais, que pour le préserver de l'humidité à venir pendant toute la durée de son existence. S'il pouvait rester un doute à cet égard, je dirais que, dans le Mokhaṭṭaṭ, construit en briques crues, bien plus exposées que les autres aux ravages de l'humidité, ces ouvertures sont aussi beaucoup plus rapprochées que dans le Birs-Nemroûd, et que le but évident de ce rapprochement a été de multiplier les courants d'air; mais, en revanche, comme la matière des briques crues est beaucoup moins cohérente que celle des briques cuites, les aéroducs, ou ventilateurs du Mokhaṭṭaṭ, sont beaucoup plus étroits que ceux du Birs, et ne pourraient admettre que des rats ou des chauve-souris, tandis que ceux du Birs constituent un véritable colombier sauvage. Il fallait d'ailleurs que les proportions fussent observées : or le Mokhaṭṭaṭ est au Birs comme une petite église de votre banlieue est à Notre-Dame de Paris. L'Oḥaymir, construit en briques rouges, de qualité inférieure, et qui tient le milieu entre le Birs et le Makhaṭṭaṭ, est, aussi bien que ce dernier, en dehors des limites du carré babylonien : c'était le temple d'une ville voisine de Babylone, dont j'ai visité les ruines, connues aujourd'hui sous le nom de *Bender*. Ce nom est inscrit sur la carte de Chesney.

Cela posé, nous savons, par les descriptions antiques les plus dignes de foi, que le plan de la base

du Birs était un carré d'un stade de côté, et que la tour ou pyramide chaldéenne, haute elle-même d'un stade, se composait de huit massifs rectangulaires, en retrait l'un sur l'autre, de la largeur voulue pour les terrasses successives et les rampes qui conduisaient d'une terrasse à la terrasse supérieure. J'exposerai tout à l'heure les raisons qui me déterminent à repousser l'idée d'une rampe continue; mais je ne me donnerai pas la peine d'écarter l'hypothèse d'une hélice conique, quoique appuyée de cette expression *ἐν κύκλῳ* du texte d'Hérodote, et d'une gravure de la Bible de Royaumont, parce que cette hypothèse est en opposition flagrante avec le génie carré des Chaldéens. Le couronnement de l'édifice était une chambre qui contenait, pour tout mobilier, un lit d'or et une table d'or.

La base de chacun des huit massifs rhomboïdaux ou parallélipipèdes rectangles qui composaient la tour de Bélus étant un carré, nos prédécesseurs auraient bien dû mettre tous leurs soins à en déterminer l'orientation. Or c'est ce qu'ils n'ont pas fait, et, pourtant, rien n'était plus facile. Comment n'ont-ils pas vu que les aéroducs, dont je parlais tout à l'heure, se divisent, pour chaque édifice, en deux séries horizontales qui règnent sur toute la hauteur des parties conservées, et qui, se coupant à angles droits, accusent évidemment, de la manière la plus exacte et la plus intelligible, l'orientation de l'édifice antique, c'est-à-dire l'orientation des huit massifs rhomboïdaux et rectangulaires dont il se composait, puisqu'il est

impossible de supposer la direction des aéroducs oblique aux façades des massifs, ou ces massifs diversement orientés?...

Faute d'avoir fait cette observation, nos devanciers paraissent avoir considéré tous ces monuments, et bien d'autres encore, comme ayant leurs quatre faces tournées vers les quatre points cardinaux; or, en ce qui concerne le Birs, c'est précisément le contraire qui est la vérité, puisque les aéroducs de ce géant des édifices humains sont dirigés, les uns au nord-est, les autres au nord-ouest. Donc, une des faces ou façades de la tour de Bélus regardait le nord-ouest, la suivante le nord-est, la troisième le sud-est, et la quatrième le sud-ouest. Je trouve effectivement, dans mes notes, pour la direction d'un aéroduc du Birs, pris au hasard : *nord-ouest cinq ou six degrés est* (de l'aiguille aimantée de ma boussole). Or la déclinaison étant ici occidentale (comme chez vous), et justement de six degrés, nous pouvons en conclure légitimement que l'orientation exacte des quatre faces de la tour de Bélus était nord-ouest et sud-est, dans un sens, et nord-est et sud-ouest dans l'autre, ou, ce qui revient au même, que ses quatre angles regardaient les quatre points cardinaux, les quatre régions de l'univers rapporté à l'axe de notre petite terre. Remarquons, à cette occasion, que, pour la pyramide de l'Oḥaymir, l'orientation était toute différente. Ainsi, *l'une des faces de l'Oḥaymir regardait l'orient d'été pour la latitude du lieu.* Cela résulte de plusieurs observations faites en octobre

(1852) par M. Oppert et par moi, et, subséquemment, du calcul astronomique qu'il a exécuté pour vérifier mon opinion. L'édifice étant carré, l'orientation d'une des faces détermine celle des autres.

Mais, pour en revenir à la tour métropolitaine de Bélus, ou Birs babylonien, pouvez-vous ne pas être frappé du parallélisme exact de son orientation avec celle des quatre murs d'enceinte de Babylone, tels que je les ai tracés d'après des considérations étrangères à toute orientation présupposée? Ce parallélisme peut-il être fortuit? N'est-il pas bien plus vraisemblable que la même intelligence sacerdotale, qui orienta le temple du dieu national, et tourna ses quatre angles vers les quatre points de notre sphère terrestre, orienta aussi les murs d'enceinte de la ville totale, et les voulut parallèles à ceux du temple? Enfin, dans ce parallélisme, dans cette coïncidence qu'assurément je n'ai point cherchée, et que je ne pouvais pas deviner *a priori*, ne voyez-vous pas, avec moi, une nouvelle confirmation de mon tracé?....

Dans l'état actuel des choses, la direction générale de cette partie de l'Euphrate, qui partage en deux mon grand carré babylonien, est nord-ouest et sud-est jusqu'au point central où l'escarpement de la rive droite devient sensiblement égal à celui de la rive gauche, et sud-sud-est pour toute la partie inférieure, à partir du point où l'escarpement change *de signe*, et accuse une déviation occidentale du fleuve, tout comme l'escarpement septentrional de la rive gauche accuse une déviation orientale. Si l'Euphrate

fut jadis encaissé selon deux droites perpendiculaires aux murs d'entrée et de sortie, il coulait, entre ces deux droites, non du nord au sud, comme on se le figure toujours d'après la description de Ctésias, mais du nord-est au sud-est.

L'immense espace arabique, compris entre le fleuve moderne et les murs sud-ouest et nord-ouest de la ville, est, ainsi que je m'en suis convaincu, parsemé de ruines, les unes apparentes, comme celles qui ont été reconnues avant moi par Ker-Porter, mais dont il a omis les noms [1], les autres cachées sous un épais dépôt d'alluvion, aujourd'hui en culture réglée. Quelques-unes de ces dernières, comme le massif du Moḥayzim (ancien canal), à une bonne heure au nord-nord-ouest de Hillah, ont été devinées sur de légers indices par les extracteurs de briques (*ṣakkhârah* صخّارة); mais le plus grand nombre est encore à deviner. En sortant de Hillah par la porte du *Maschhad*

[1] En partant du village de *'Annaneh* (عَنَّنَة), sur la rive droite, les tumulus en question se prolongent dans la direction du Birs, mais plutôt à droite de cette direction. Le premier est *Abou Ghozeylât* أبو غُزَيْلات (le seul que Rich ait reconnu sur la rive droite, et qu'il nomme *Anana*); le deuxième, *Schutaytèh* شُتَيْتَة; le troisième, *El-Ghazâlèh* الغَزَالة; le quatrième, les *Masâlib* المصاليب (lieux de crucifiement), qui n'offrent point, comme les premiers, des débris antiques de toute nature, mais seulement des efflorescences nitreuses. A une heure et demie au nord-ouest d'Abou Ghozeylât, après avoir passé un grand canal, nommé *Elkhawâṣṣ* الخَوّاص, on trouve un groupe considérable de tumulus (naguère une carrière de briques), nommé *Elbèḥḥ* البحّ au singulier, ou, au pluriel, *Elbaḥoûḥ*, ou *Elabḥâḥ*, groupe ignoré jusqu'à ce jour.

(مَشْهَد, sous-entendu عَلِىّ), et, tournant aussitôt à gauche, on marche une heure dans une direction sud-sud-est, au milieu d'un *palmetum* indiqué par la carte de Chesney, après quoi l'on débouche sur un vaste espace désert et inculte, couvert de tumulus et de débris antiques, espace appelé ici *les Adwâb* (آلأدْواب), d'où les fellâḥs tirent encore aujourd'hui des briques rouges d'assez mauvaise qualité (ce sont les plus anciennes) pour la construction des murs de soutenement de leurs *kerds* ou *tcherds* (كَرْد, pl. *kouroûd* كُرود), appareils hydrauliques fort simples, au moyen desquels on puise l'eau de l'Euphrate pour l'irrigation des champs. Au delà du tombeau de Nabi Ayyoûb, et toujours dans la même direction, il y a encore d'autres carrières de briques; enfin, un peu à l'amont de ce tombeau, on rencontre, sur le bord immédiat du fleuve, ou, pour mieux dire, dans le lit qu'il s'est creusé nouvellement aux dépens du sol arabique, et au pied de l'escarpement occidental qu'il va toujours dégradant (du côté du sud), on trouve, dis-je, enterrées dans la vase, de ces grandes jarres funéraires, mais non cinéraires, où, selon l'opinion de quelques savants anglais, tout ou partie d'un cadavre humain était plongé dans l'huile, conformément à un rite des anciens Chaldéens. Eu égard à la profondeur de leur gisement, il est, en effet, très-naturel de les rapporter aux plus anciens habitants du pays, et comme les sarcophages de M. Thomas se trouvaient précisément dans les mêmes circons-

tances locales que les jarres en question, il est très-possible que j'aie accepté une erreur en épousant l'opinion du capitaine Jones, qui les avait déclarés *Parthes*, sur la seule description de M. Thomas. Dans une des notes de la *Ninive* de M. Layard, je lis (vol. II, p. 220) : « Qu'au rapport d'Élien (Claudius Ælianus), lorsque Xercès, ce grand profanateur, fit ouvrir le tombeau de Bélus, il trouva le corps du roi, devenu dieu, dans un cercueil ou sarcophage, presque entièrement plein d'huile. » Le gâteau de terre cuite à trois pointes, dont j'ai parlé à propos des sarcophages de M. Thomas, était-il un symbole (à l'usage du pauvre) de cette trinité dont Diodore nomme et décrit fort au long les trois *personnes*, Jupiter, Junon et Rhéa, dans sa description du temple et de la tour de Bélus? Et d'abord, faisait-il partie (comme je l'ai cru en écrivant mon second rapport), du contenu des sarcophages? Ce que je puis affirmer, c'est que ce symbole se rencontre très-fréquemment dans les mêmes localités que les grandes jarres et les sarcophages de M. Thomas. Il se trouve, comme ces derniers, dans le lit moderne de l'Euphrate, au pied des escarpements; et attendu que les sarcophages, aussi bien que les jarres, sont toujours dépourvus de couvercles, on peut supposer qu'il en est sorti. Je puis en dire autant de la *statuette équestre*, qui paraît concomitante du *gâteau à trois pointes*, mais dont il m'est impossible de deviner le sens, et dont nos prédécesseurs n'ont pas dit un mot, sans doute par dédain de ces misérables symboles (d'un

travail extrêmement grossier), qui, aussi bien que les petites lampes, sont multipliés à l'infini, et ont dû, ce me semble, continuer une partie essentielle du mobilier des tombeaux de la classe inférieure. Le vaste groupe des monticules de 'Amrân ibn Ali est rempli de ces symboles et de ces lampes, et nous savons aujourd'hui, de science certaine, que ce groupe de 'Amrân ibn Aly (marqué B sur le plan de Rennell) n'est autre chose qu'une immense nécropole (*intra muros*) à l'usage de toutes (?) les races qui se sont succédé sur le sol babylonien, sinon de toutes, au moins du plus grand nombre.

Un groupe de la vieille ville, ou ville arabique, qui ne le cède en rien à celui de 'Amrân (عُمْران), et me paraît devoir contenir un trésor de monuments écrits, est l'ensemble des monticules ou tumulus d'Ibrahim el-Khatîb, dans le voisinage immédiat du Birs; car ces ruines représentent nécessairement la ville des prêtres ou desservants de Bélus, en deux mots, *l'université chaldéenne*, et non-seulement l'ancienne université, celle de Nabuchodonosor; mais encore celle dont parle Strabon, celle de Borsippa, et des derniers Chaldéens, qui devait être, sinon au sud, du moins dans le sud de Babylone, selon toutes les données antiques; car le BΑΡΣΙΤΑ de Ptolémée ne peut être que le BΟΡΣΙΠΠΑ de Strabon et de Josèphe (puisque le *tau* et le *pi* ne diffèrent que par l'addition ou la suppression d'un seul trait vertical). Et à toutes les excellentes raisons données par M. Oppert pour identifier le Birs avec Borsippa de Strabon,

j'ajouterai que le nom moderne n'est point arabe, et ne peut pas l'être, attendu que, dans cette langue, il ne présente aucun sens convenable, ce qui n'est jamais le cas pour les dénominations imposées par des Bédouins. J'avais d'abord été séduit, comme Rich le fut avant moi, par la signification du mot Birs, écrit avec un *sâd* ص ; mais depuis que je connais la véritable et universelle prononciation du nom moderne de la tour de Bélus, je suis certain que ce nom doit s'écrire avec un *sin* س. Pour des oreilles arabes, dans un dialecte donné, il n'y a pas de confusion possible entre le ص et le س; et, comme aucun nom appellatif de la racine برس ne peut fournir un sens qui convienne au Birs, à la racine existante, on peut en conclure hardiment que son nom est d'origine chaldaïque, ou même babylonienne antique, s'il est vrai qu'on le lise sur les inscriptions babyloniennes, comme l'affirment MM. le colonel Rawlinson et Oppert, dont (pour ma part) j'accepte les lectures sans la moindre hésitation. Sur la grande inscription de la compagnie des Indes, il est écrit (selon M. Oppert) ברשף *Bôrschif* (*la tour des langues*, c'est-à-dire, *de la confusion des langues*). Le Bédouin, qui se refuse obstinément à prononcer les mots étrangers à son dictionnaire, et y fait entrer tout ce qui n'est pas arabe, en l'*arabisant* de gré ou de force, a dû tronquer le groupe Bor-schif, et le réduire à Bors ou Birs, parce que, après tout, Bours ou Birs (avec un *sin*) est un mot de la langue arabe, qui signifie *des dattes vertes*, et que le Bédouin a pu s'en accommoder, comme

d'un terme étranger qui rentrait dans son dictionnaire, quoiqu'il ne convînt pas à la localité (sous le point de vue de sa signification); il suffisait que le son ne fût pas absolument étranger à l'oreille du Bédouin.

J'ai dit ailleurs qu'en revenant du tombeau d'Ézéchiel, et me dirigeant sur le Birs, j'avais passé sur des ruines cachées dans un fourré, un lieu boisé, et jusqu'alors inaperçues des voyageurs qui nous ont précédés. Je ne peux pas dire encore si ces ruines, que je reverrai incessamment, restent en dehors ou en dedans de nos limites occidentales, ou pour mieux dire, de la limite sud-ouest de mon grand carré babylonien; mais ce qui est certain, c'est que du côté de l'ouest, et vers le désert de l'Arabie, ma reconnaissance devra être poussée jusqu'à douze milles de Hillah, dans la direction du sommet de l'angle occidental. En revanche, nous n'aurons plus à explorer, sur la rive gauche, que la moitié méridionale de l'angle oriental de notre grand carré, sur une profondeur de sept milles anglais au plus. Ce quartier n'a point encore été visité, que je sache, attendu que les voyageurs les plus accrédités, Rich, Ker-Porter et Fraser, l'ont tous considéré comme situé en dehors de la limite méridionale de Babylone, limite qui, dans leur pensée, comme l'a fort bien exprimé Ritter, serait une ligne tirée de la tour de Bélus-Birs à la tour de Bélus-Ohaymir-Heimar.

Puisque j'ai été amené, par une nécessité de mon sujet, à vous donner de nouveaux renseignements

sur la tour de Bélus, permettez-moi de profiter de l'occasion pour ajouter quelque chose à ce que j'ai écrit dans le principe touchant la destination de cet édifice gigantesque, et de tous ceux du même ordre, édifices qui n'avaient rien de commun avec nos modernes observatoires; et, sauf la hauteur et la masse, rien de commun avec les pyramides de Memphis.

J'ai lieu de craindre que mes conclusions sur l'objet principal, mais non avoué, de ces constructions mystérieuses, n'aient paru outre-passer l'idée la plus exagérée que l'on puisse se faire de l'omnipotence d'un grand roi ou d'un grand prêtre, en rapportant d'aussi prodigieux travaux aux convenances privées d'un ou deux individus, bien qu'assurément l'histoire universelle ne manque point d'exemples d'un tel usage de l'autorité souveraine. Pour ne citer que trois faits du même ordre, il est bien certain, 1° que la pyramide insensée dite *de Chéops* fut, ainsi que sa sœur, la pyramide de Chephren, construite dans le seul but de loger un ou deux cadavres; et 2° que les jardins suspendus, qui ne furent point une folie, mais bien une merveille rationnelle en harmonie avec les besoins du climat de Babylone, n'eurent, comme chacun sait, d'autre objet, réel et avoué, que l'agrément d'un grand prince et de sa compagne...... légitime selon Bérose,....... illégitime selon Ctésias (Diod. Sic. *Bibl. hist.* lib. II, cap. x). Mais comme les monuments dont j'ai recherché la véritable destination possédaient, au plus haut degré, le caractère religieux et scientifique, c'est-à-dire le ca-

ractère le plus grave et le plus sacré que nous puissions concevoir, je me félicite d'avoir reconnu dernièrement qu'un observateur tel que Niebuhr porta, sur la destination de l'un de ces monuments, nommément sur celle de la tour de 'Akerkoûf, près de Bagdad, un jugement tout à fait analogue au mien, et d'autant plus précieux pour ma thèse, qu'il fut indépendant de toute donnée historique, puisque l'on ne sait pas encore à quelle localité antique doit se rapporter la tour de 'Akerkoûf, que les juifs ignorants de Bagdad identifient avec la tour de Babel. Niebuhr ne vit, non plus que moi, dans la tour de 'Akerkoûf, véritable tour de Bélus, dont les ruines s'élèvent encore à plus de cent vingt pieds de hauteur, qu'un moyen architectural d'échapper à l'excessive chaleur de la région la plus basse de l'atmosphère. (Voyez Ritter's, *West. As.* III, *Abtheil*, p. 848.) C'est qu'en vérité, pour quiconque a passé un été à Bagdad ou à Babylone, cette destination, assignée par Niebuhr au monument de 'Akerkoûf, est la plus rationnelle; c'est que, pour pouvoir se livrer à l'étude sous ce climat dévorant, il fallait, à tout prix, se soustraire aux chaleurs atroces de la plaine. Pour une race septentrionale (et les Chaldéens venaient du nord), c'était une impérieuse nécessité. Croyez que si la race anglo-saxonne parvient à s'établir solidement dans ce pays, elle nous donnera une seconde édition des tours de Bélus et des jardins suspendus, et cela dans un but très-peu religieux et très-peu astronomique.

En ce qui touche la tour de Bélus, je suis aujourd'hui bien éloigné de croire que le seul *pontifex maximus* fût appelé à en jouir. Il y occupait la première place entre dix mille, et voilà tout.

Selon les descriptions antiques, cette tour avait huit étages en retrait l'un sur l'autre, et, à chaque étage (que l'on peut se représenter comme une terrasse ou plate-forme régnant sur trois côtés, avec une rampe sur le quatrième), on avait établi un véritable *reposoir*, garni de fauteuils ou lits de repos, *pour la commodité de ceux qui montaient à la tour*, selon le texte de l'historien grec, auquel je demande la permission d'ajouter ce peu de mots : *et pour la commodité de ceux qui y passaient les nuits d'été.* La tour ou pyramide était haute de cent quatre-vingt-cinq mètres ou cinq cent soixante-neuf pieds. Sur le huitième étage s'élevait, non pas le temple de Bélus, mais bien la *chambre de Bélus*, et je ne sais en vérité à quoi il tient que je n'aie pas écrit : *la chambre à coucher*, puisque un lit et une table en composaient tout le mobilier. Le temple proprement dit, ou, plus exactement, le lieu des images sacrées, des offrandes, des sacrifices, en un mot du culte divin, était au bas de la rampe par laquelle on montait à la tour. Assurément, les objets précieux rassemblés sur ce point ne pouvaient pas rester *sub dio*, et il est bien clair que l'édifice destiné à les conserver, ainsi que la première rampe ou rampe inférieure, qui partait de ce temple, devait rester en dehors du premier massif ou soubassement de la tour, lequel avait un stade en long

et en large. L'on remarque, en effet, à l'est, au nord-est et au nord de ce cône gigantesque, qu'on nomme le Birs (et qui ne représente pas, dans son état actuel, la moitié de la tour de Bélus), un monticule raviné faisant corps avec la base du cône, et terminé par une plate-forme de cinquante ou soixante pieds de hauteur. Ce monticule est formé de plusieurs massifs de briques crues, entre lesquels se trouvent épars des fragments de briques cuites de première qualité, au timbre de Nabuchodonosor, avec les restes du bitume qui les reliait aux briques immédiatement supérieures, et qui n'adhère, comme vous le savez, qu'à la face non timbrée, laquelle, dans les constructions babyloniennes, était toujours en dessus. Adossé à la base du cône, le monticule dont il s'agit en altère la forme et en détruit la régularité, en prolongeant la masse totale dans la direction de l'ouest à l'est, ou, plus exactement, de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est, en sorte que la projection horizontale de la totalité du Birs a été assimilée à un tétragone allongé dont la plus grande dimension serait à la plus petite dans le rapport de neuf à sept.

Or, la saillie *maxima* du tumulus de *lèbèn*, adossé au soubassement de la tour, étant tournée à l'est-nord-est, il s'ensuit évidemment que nous devons y reconnaître les ruines du temple proprement dit, que, par conséquent, ce temple était situé à l'angle oriental de la tour, et adossé à la face nord-est du soubassement, sur toute la longueur de laquelle régnait la première rampe. Et veuillez observer que

cette exposition était précisément la plus favorable de toutes, puisque le temple se trouvait garanti par une montagne artificielle de l'action immédiate des vents chauds du désert, que les statues des dieux pouvaient y faire face au soleil levant, et qu'enfin celui qui montait les degrés de la tour n'avait jamais le soleil dans les yeux, toutes les rampes étant dirigées du sud-ouest au nord-ouest dans le sens ascensionnel et accolées aux faces nord-est de leurs étages ou rhomboïdes respectifs, qui les préservaient encore d'un soleil latéral, celui de l'après-midi, plus fâcheux que celui du matin. Indépendamment des ruines de la première rampe, les débris des sept rampes supérieures ont dû prolonger considérablement la base du Birs dans le sens du nord-est, à part ce que les dix mille ouvriers d'Alexandre purent enlever de décombres dans l'espace de deux mois, décombres qui, sans doute, n'ont pas peu contribué à l'élévation du groupe voisin et annexe d'Ibrahim el-Khatîb.

J'ai dit ailleurs que, dans la construction de la tour proprement dite, dont les ruines forment un cône escarpé du côté du sud et de l'ouest, il n'entrait ni *lèbèn* (brique séchée au soleil), ni bitume. Rien ne m'oblige à modifier cette opinion, et, au contraire, toutes mes observations tendent à la confirmer. Je considère, avec Rich, les massifs de briques crues de l'est-nord-est comme les restes d'un ouvrage avancé non *postérieur*, mais extérieur à la tour proprement dite, c'est-à-dire comme les ruines du temple et de la rampe inférieure. On remarque un massif homo-

logue à l'angle nord-est de la tour de l'Oḥaymir, dont le corps est en briques rouges cuites au four, ainsi que je m'en suis assuré en y ouvrant deux tranchées, dont l'une a été poussée presque jusqu'au cœur du massif. Mais je reviens à l'objet principal de cette description, que je ne donne pas, à beaucoup près, comme complète.

Pensez-vous que les sept terrasses et les sept reposoirs par lesquels on passait pour arriver à la *chambre haute*, la chambre de Bélus, restassent inoccupés durant les nuits d'été? N'est-il pas évident que, dans ce long développement de surfaces de plus en plus élevées, de plus en plus fraîches, qui se superposaient avec un rétrécissement nécessaire et graduel autour du noyau central et vertical de la tour, il y avait place pour tout le collége sacerdotal, quelque nombreux qu'on puisse le supposer, et pour tous les serviteurs du temple et de la tour, et de la chambre haute? L'espace, resserré au sommet et proportionné au petit nombre de hauts dignitaires qu'il devait recevoir, s'élargissait à mesure que l'on descendait en grade, en raison du nombre de dormeurs qu'il devait contenir. Enfin, le terre-plein du plus bas étage, qui pouvait encore avoir soixante et onze pieds de hauteur (le huitième d'un stade), offrait aux étudiants et à la plèbe chaldéenne une terrasse en fer à cheval de cinq cent cinquante-cinq mètres de longueur sur une largeur inconnue, en supposant que l'on y montât par une rampe extérieure ou soubassement, ce qui est l'hypothèse la plus naturelle.

Se peut-il rien de mieux entendu, de plus conforme au but, que ces larges terrasses et ces rampes successives, dont l'atmosphère, d'inégale température, se rafraîchissait hiérarchiquement à mesure qu'on montait les degrés?

J'ai dit, dans les pages précédentes, que les murs d'enceinte de Babylone avaient dû être construits, non en briques cuites au four, mais en briques séchées au soleil, lesquelles, lors de la destruction des murs, furent rejetées dans le fossé d'où elles étaient sorties, et se confondirent de nouveau avec le sol ambiant; ce qui explique, de la manière la plus satisfaisante, l'absence de toute trace des murs d'enceinte décrits par Hérodote et les historiens d'une époque plus récente. Cependant, comme Hérodote et Ctésias avaient vu ces murs, et affirment qu'ils étaient construits de terre cuite, j'ai cherché à rendre compte de l'erreur (d'ailleurs évidente) dans laquelle ils sont tombés par l'hypothèse d'un simple revêtement de briques cuites au four, recouvrant un corps ou massif de briques crues, et qui, n'étant unies qu'avec l'asphalte ou le bitume dans les assises inférieures, et avec le *ḥômer* חֵמָר, ou *argile rouge* pour tout le reste, auraient été enlevées par les Babyloniens eux-mêmes, avec la plus grande facilité et sans aucun déchet (eu égard au peu de ténacité de ces deux ciments), de telle sorte qu'il n'en serait pas resté le moindre fragment.

Or je dois aux recherches de M. Layard sur les antiquités ninivites la connaissance d'une autre mé-

prise antique, exactement parallèle à celle d'Hérodote et de Ctésias : et de qui cette erreur? Du plus judicieux des historiens grecs, de Xénophon.

Voici le passage de la *Nineveh and its remains*, relatif à cette méprise : « On the western face of the mound of Nimroud, at the foot, I discovered many large square stones, which probably cased the lower part of the building, or rather of the mound itself. Xenophon, describing the ruins, says that the lower part of the wall *was of stone*, to the height of twenty feet, the upper being of brick. » (*Anab.*, lib. III, c. IV, p. 7.) « The stones he saw were *merely the casing*, the interior or *body* of the walls being built of *sun-dried* bricks. » (*Nineveh, etc.* vol. II, p. 270.)

Vous voyez qu'il ne manque rien à la parité, et que l'erreur de Xénophon, bien reconnue et bien expliquée par un juge compétent, explique celle d'Hérodote et de Ctésias de la manière la plus satisfaisante.

Tout cela est assez agréable à écrire, comme vérification d'une hypothèse que j'avais émise, ou plutôt de l'exactitude d'un fait dont je ne doutais pas; car, bien certainement, s'il reste encore pour les yeux quelque chose de Babylone antique, c'est à la ténacité du mortier de plâtre que nous en sommes redevables. J'ai reconnu, en effet, que, sous ce climat, il acquiert la même solidité que le mortier de chaux des Romains, là où il est exposé à l'insolation, et il paraît que les anciens Babyloniens n'en ont point employé d'autre dans leurs constructions les plus

soignées. Aujourd'hui on se sert ici du mortier de chaux (*nourah*, نورة) pour tout ce qui est exposé à l'humidité, là où les anciens employaient le bitume, et du mortier de plâtre (*djeuss*, جص « gypse ») pour tout le reste. (Je ne parle pas de la terre délayée, qui est le mortier du pauvre.)... L'impossibilité de disjoindre les briques unies par le mortier de plâtre dans les massifs exposés à l'air libre, comme ceux du Kaṣr et du Birs, a sauvé ce qui nous reste de ces deux monuments.

Mais voici un erratum qui n'est pas, à beaucoup près, aussi agréable à publier, et qu'il faut pourtant mettre en lumière, pour l'acquit de nos consciences.

M. Oppert et moi avions cru voir une *femme à queue de poisson*, par conséquent une *derceto*, dans une petite figure en or, faisant partie d'un pendant d'oreille, et représentant une femme nue, les poings sur les hanches, l'abdomen projeté en avant, les jambes symétriquement torses, en deux mots, dans une attitude à la fois obscène et forcée. La coiffure en cheveux est babylonienne; ce sont les jambes torses que nous avions prises pour une queue de poisson, les pieds en dehors imitant une nageoire en queue d'aronde... (*dove-tail*).

M. Thomas nous a fait apercevoir notre méprise. Je dois encore à M. Thomas de savoir que nous possédons une poupée antique. Elle est décrite dans l'inventaire comme Vénus grecque, de vingt-quatre centimètres, en marbre (ou albâtre (?), et à tête rapportée au moyen d'un tenon en fer. Tout cela est

exact; mais j'ai omis de dire que les bras sont coupés, non pas cassés, mais tronqués à dessein par l'artiste, entre les coudes et les épaules de la statuette, et percés, tant au-dessus qu'au-dessous de la surface d'amputation, de trous destinés à recevoir les cordons au moyen desquels les parties amputées pouvaient se rattacher aux tronçons des épaules. Grâce à cette double troncation, la jeune fille, dans le tombeau de laquelle les trois statuettes d'albâtre (Vénus poupée, Junon et Adonis) se sont rencontrées, pouvait habiller aisément sa Vénus manchotte, et lui rendre ses bras après la toilette finie. Elle pouvait ensuite faire mouvoir les bras à son gré, ou les fixer, avec de la cire, dans la position qui lui semblait la plus gracieuse. Je ne connais pas les autres poupées de ce genre qui se trouvent, dit-on, dans les collections italiennes, mais si elles ressemblent à la mienne, elles ne donnent pas une haute idée de l'ingéniosité de l'artiste grec ou babylonien, puisqu'elles seraient privées du jeu des articulations. De nos deux avant-bras mobiles, qui se prolongent jusqu'à la moitié des bras proprement dits, l'un est ployé au coude comme le bras droit de la Vénus de Médicis, l'autre étendu comme son bras gauche, en sorte que le mouvement peut avoir lieu, non à partir des articulations des épaules ou des coudes, mais à partir du milieu des bras, chose contraire à la nature.

Depuis que cette lettre est commencée, j'ai acheté un scarabée babylonien, une petite bouteille d'une substance que je ne connais pas, divers fragments de

poterie vernissée, avec des caractères évidemment alphabétiques, mais de systèmes ou styles tous différents les uns des autres. L'un d'eux présente de grandes lettres phéniciennes du genre de celles qui ont été trouvées en Algérie et que M. Judas a publiées. Les autres systèmes me sont parfaitement inconnus; et je vous avoue qu'à la vue de tant d'écritures différentes, se rapportant, sinon à la même époque, du moins à la même localité, j'éprouve une sorte de découragement qui balance, et au delà, le plaisir des découvertes. Que ferez-vous de ces fragments, dont les plus riches ne contiennent pas plus d'une douzaine de caractères, et qui se rapportent tous à des systèmes différents, sinon à des langues différentes?.... Je parle des lettres en émail ou vernis, des lettres cuites au four, car, ainsi que je vous l'ai dit depuis longtemps, nous possédons une cinquantaine de fragments de poterie commune, trouvés dans les ruines du Kaṣr, et couverts de caractères cursifs tracés à l'encre, de cette écriture bien connue de nos savants et que je regarde avec eux comme l'écriture usuelle des Babyloniens dès l'époque de Nabuchodonosor; du moins je ne sache pas que l'on ait encore trouvé des monuments ou documents cunéiformes tracés avec l'encre, avec l'*atramentum* des anciens. Les caractères cunéiformes sont toujours ou gravés sur la pierre ou toute autre substance dure, ou en émail blanc sur fond bleu dans les briques vernies, ou imprimés ou tracés sur la terre molle, que les Babyloniens mettaient ensuite dans la fournaise, pour en solidifier et pétrifier la substance.

Tant que l'on n'aura pas découvert des documents cunéiformes tracés à l'encre, on est en droit de considérer le système cunéiforme comme analogue au système hiéroglyphique égyptien (quant à l'emploi, non pas quant au principe), et l'écriture chaldaïque ou phénicienne des fragments de poterie commune comme analogue à l'écriture démotique des papyrus égyptiens. Le premier système est monumental et lapidaire; le second est usuel et purement relatif aux besoins de la vie quotidienne.

Parmi les objets acquis, j'ai oublié de signaler une barque en terre cuite, qui pourrait bien être un symbole de l'arche de Noé ou Xisuthrus. On vient de m'en montrer une autre, dont il ne reste que la moitié, avec beaucoup de fragments de ces grossières figurines dont j'ai eu si souvent occasion de parler, et qui paraissent avoir été à l'usage de la plèbe chaldéenne. Je n'ai pas pu m'entendre avec le propriétaire pour le prix de ce dernier lot.








BIBLIOTECA
B